

LA RIVIERE

de Dominique Marchais



REVUE DE PRESSE

LA RIVIERE

Quotidiens

Le Monde Portrait de Jacques Mandelbaum et critique de Clarisse Fabre

Libération une, interview par Margaux Lacroux et Didier Péron, critique de Luc Chessel & sujet de Margaux Lacroux

L'Humanité critique de Vincent Ostria

La Croix critique de Céline Rouden

Sud-Ouest critique de Jean-Denis Renard

L'Eclair Pyrénées

Paris-Normandie

L'œuvre au vert du documentariste Dominique Marchais

Le cinéaste trace une voie douce et opiniâtre pour dire la transformation des paysages et de la nature, sans sensationnalisme

PROTRAIT

Parmi la surproduction des films écologistes, Dominique Marchais trace une voie qui n'appartient qu'à lui. Loin des mots d'ordre militants ou du sensationnalisme apocalyptique. Une voie douce, opiniâtre, discrètement élégante, cherchant, dans leur beauté comme dans leur laideur, à restituer une intelligence historique, économique et esthétique de nos paysages au plus près de ceux qui les travaillent et les étudient. De sa méthode – qui conjoint le cheminement et le dialogue, sorte de *Rivière du promeneur solitaire* accompagnée – ont émergé, en quinze ans, quatre documentaires qui se sont trouvés en avançant.

Le Temps des grâces (2010) livre un état des sols et des sous-sols en France, transformés en désert par l'agriculture intensive. *La Ligne de partage des eaux* (2014) arpente une partie du bassin versant de la Loire, pour y constater que les eaux mortes produites par les barrages interrompent le cours des eaux vives et font périr la diversité du vivant. Sous la bannière du « bien commun », *Nul homme n'est une île* (2017) part enfin en Europe (Italie, Suisse, Autriche), à la rencontre d'expérimentateurs qui s'essaient, sur des microterritoires, à de nouvelles voies de culture, d'exploitation, de construction, en accord avec l'environnement. *La Rivière* – récompensé

du prix Jean Vigo – revient aujourd'hui aux cours d'eau, le long des gaves paradisiaques du Béarn coulant vers l'Atlantique, dans lesquels toute vie insidieusement se raréfie et où d'eau, bientôt, il ne restera que le nom.

C'est ainsi, sous sa douceur, une œuvre qui désespère à bas bruit. Une œuvre sur un monde qui a disparu, consciente d'arriver trop tard, incertaine qu'un autre plus vivable le remplace. Cette persistance à s'y tenir pose toutefois la question, pour parler comme dans ses films, de l'amont et de l'aval de son inspiration. Il ne tombe pas sous le sens, en effet, de s'y être jeté, pas davantage de la poursuivre. Interroger Dominique Marchais sur ses origines permet de mieux comprendre le mouvement initial. Né en 1972 à Dreux (Eure-et-Loir), cadet d'une fratrie de cinq enfants, il a grandi à Marchezais et vient, par son père, d'une famille de négociants céréaliers, et, par sa mère, de petits agriculteurs. « *Marchezais, c'est cent cinquante habitants,*

Image extraite du documentaire « *La Rivière* », de Dominique Marchais, filmé dans les gaves du Béarn. METEOR FILMS

dans une région dont personne ne sait ce qu'elle est exactement, entre l'Île-de-France, la Normandie et la Beauce », dit-il.

« *On travaille le hors-champ* » Son œuvre, à cet égard, porte d'abord le deuil des paysages de son enfance, sacgagés par « la multiplication des lotissements, la disparition des fermes, l'agrandissement des parcelles, la raréfaction des oiseaux, des insectes et des escargots après la pluie ». En même temps, « *attendre le bus à Marchezais, c'était un peu se retrouver comme Cary Grant dans La Mort aux trousses* », raconte-t-il avec l'aisance du cinéphile qui ne s'est rapidement devenu. « *Vivre là enfant, c'était faire l'expérience de la solitude. Je me jetais dans le cinéma, la littérature, le rock. L'un des plus grands événements de ma vie a été l'arrivée de la VHS* ». La suite, sinueuse mais pas tant que ça détouille. Lycée à Versailles, Rattaché de Sciences Po Paris (« *Per-*

« L'un des plus grands événements de ma vie a été l'arrivée de la VHS »
DOMINIQUE MARCHAIS



sonne ne m'avait dit que les classes préparatoires existaient»), inscription en philosophie à la Sorbonne (« *par snobisme* »), atterrissage aux *Inrockuptibles* (« *Une copine y travaillait aux abonnements* ») où il entre en 1993, à 19 ans, pour y faire un peu de tout, avant d'y écrire sur le cinéma. Les dizaines de cinéastes rencontrés au fil de sa plume le convainquent de passer de l'autre côté de l'écran. Il part brutalement d'un journal qui était devenu sa « maison », mais, sans réseau, sans formation, diffuse le grand saut pour accepter, en 1998,

la proposition de l'excellent festival Entrevues, à Belfort, qui cherche un sélectionneur. Il en reprend pour quatre ans, main dans la main avec son ami Frank Beauvais, futur cinéaste lui aussi. L'entrée en matière a donc lieu en 2003, avec le court-métrage *Lenz échappé*, film en costume et adaptation « *tordue* » du *Lenz* (1839), de Georg Büchner, où l'attention portée au paysage annonce la suite. Car, pour Dominique Marchais, la distinction documentaire-fiction n'est pas opératoire. « *On travaille les mêmes matériaux, le*

hors-champ, l'invisible, les personnages ». La preuve, loin de se rendre au découragement auquel aurait pu le conduire le constat d'Impérialité de l'Etat que dressent ses films, il prépare à la fois l'un et l'autre. Une fiction qui reconstruit, entre ville et campagne, son beau souci environnemental. Et un documentaire, intitulé *Que faire?* qui voudrait, précisément, « *élucider et historiciser notre rapport à l'Etat, préciser ce que l'on peut aujourd'hui en attendre alors que le constat de l'urgence écologique est de plus en plus partagé* ». ■

JACQUES MANDELBAUM

Une plongée avec les chercheurs de poissons et les cueilleurs de plastiques

Le réalisateur livre un documentaire splendide et crépusculaire sur les gaves du Béarn, où la beauté environnante cache la pollution

LA RIVIÈRE

Jamais, sans doute, Dominique Marchais n'a-t-il capté autant de beauté que dans son quatrième long-métrage, *La Rivière*, filmé dans les gaves du Béarn, ces cours d'eau torrentiels sertis dans une nature idyllique. Un courant ondoyant, des gletsers transparents, un miroitement créant des effets stroboscopiques sur l'écran... Peut-être s'agit-il d'adoucir la douleur, alors que la lente dégradation des paysages, du climat, du vivant, déjà pointée dans les précédentes œuvres – *Le Temps des grâces* (2010), *La Ligne de partage des eaux* (2014) –, se poursuit irrémédiablement, même si quelques alternatives permettent encore de se projeter (*Nul homme n'est une île*, 2017).

Le réalisateur et ancien critique de films sublime la splendeur des gaves émeraude tout en captant le désastre en cours, que sont la pollution des eaux, la raréfaction des truites et des saumons, la dégradation des rappes phéaques... Voir les rives du Béarn est à la fois « *une joie et une souffrance* », pourrait-on dire, pour reprendre une réplique de Truffaut dans *La Sèvre du Mississippi* (1969). Souffrance de la disparition, des insectes qui ne forment plus de nuées autour des pêcheurs, des

oiseaux qui ne chantent plus. Dominique Marchais part à la recherche de l'invisible, c'est dans l'infra-paysage qu'opère cette œuvre en eau douce et radicale. Voici les cueilleurs de plastiques, prélevant, à la pince, des microdéchets à peine perceptibles à l'œil nu, enchevêtrés dans les branchages.

« *Filmer des combattants* » Dans *La Rivière*, il n'y a guère de promeneurs, seulement des êtres qui agissent, sans se faire d'illusion sur l'importance que le « politique » accordera aux travaux des universitaires – une jeune chercheuse, venue inspecter avec des étudiants le glacier des Oulettes dans les Pyrénées, fait part de sa grande perplexité. Comme l'analysent, dans leur livre *Dominique Marchais, le temps du regard* (Playlist Society, 120 pages, 10 euros), Quentin Mével, délégué général de l'Association des cinémas de recherche d'Île-de-France, et Stratis Vouyoucas, documentariste, le réalisateur ne donne plus la parole aux « *adversaires* » mais se concentre sur ses alliés, préférant « *filmer des amis, des activistes, des combattants* ». Tel ce cultivateur expliquant que le maïs brun consomme beaucoup moins d'eau que le jaune. Mais alors, qu'attend-on ?

L'une des séquences les plus étourdissantes à lieu dans un la-

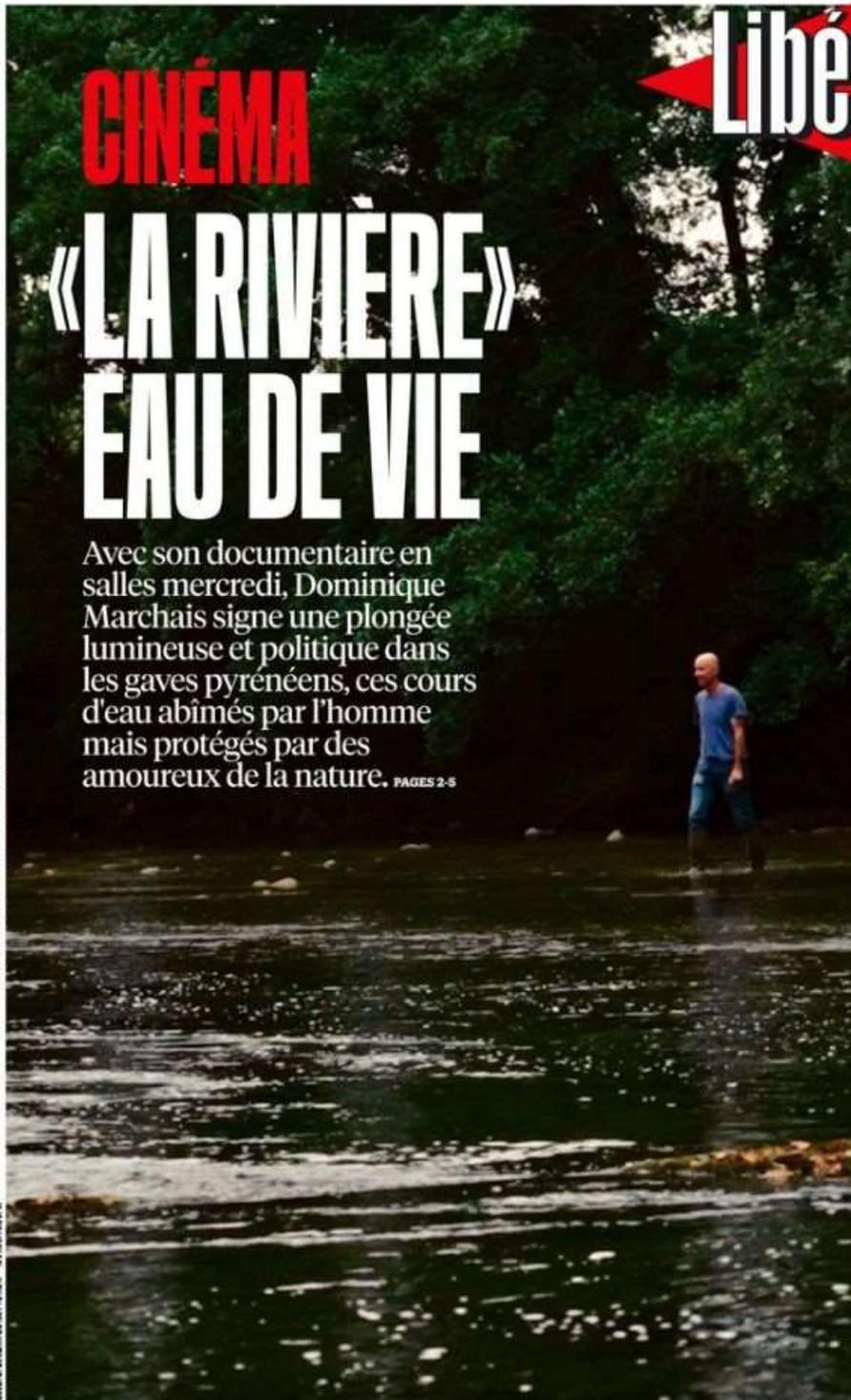
boratoire, où deux scientifiques s'apprennent à analyser, sur un écran, l'orbite d'un saumon sauvage (déjà mort), concrétion minérale qui se situe dans l'oreille interne du poisson. Composé de couches successives de carbonates de calcium, lesquelles se déposent tout au long de la vie de l'animal, l'otolithé piège les éléments chimiques issus, entre autres, de la composition des eaux, et s'apparente à un journal de bord des pérégrinations du saumon.

Pour appuyer la dramaturgie, la caméra s'attarde sur le regard soucieux du doctorant, puis se fixe sur son gant en cotte de mailles avant la découpe, délicate, au niveau de la tête du poisson. Celui-ci a nagé jusqu'à Bayonne, rejoint les îles Féroé et « *peut-être même le Groenland* », explique le chercheur plus âgé. Puis il est revenu dans le Béarn et a fini dans les filets de pêche de l'Adour.

Pourtant, que la rivière est belle... Il lui reste quelques amis, des insectes qui viennent encore danser la nuit, et qu'observent des curieux, sur une toile blanche tendue par un jeune homme passionné par l'infiniment petit. Du cinéma en plein air, dans un paradis pas tout à fait perdu. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français de Dominique Marchais (1 h 44).



CINÉMA

« LA RIVIÈRE » EAU DE VIE

Avec son documentaire en salles mercredi, Dominique Marchais signe une plongée lumineuse et politique dans les gaves pyrénéens, ces cours d'eau abîmés par l'homme mais protégés par des amoureux de la nature. **PAGES 2-5**

Extrait du documentaire *La Rivière*. PHOTO: METEORIS FILMS



ARGENTINE
Javier Milei,
un président
à la sauce
Trump

PAGES 8-9

ENQUÊTE
Le secret
des
sources
piétiné par
la DGSJ

PAGES 12-15

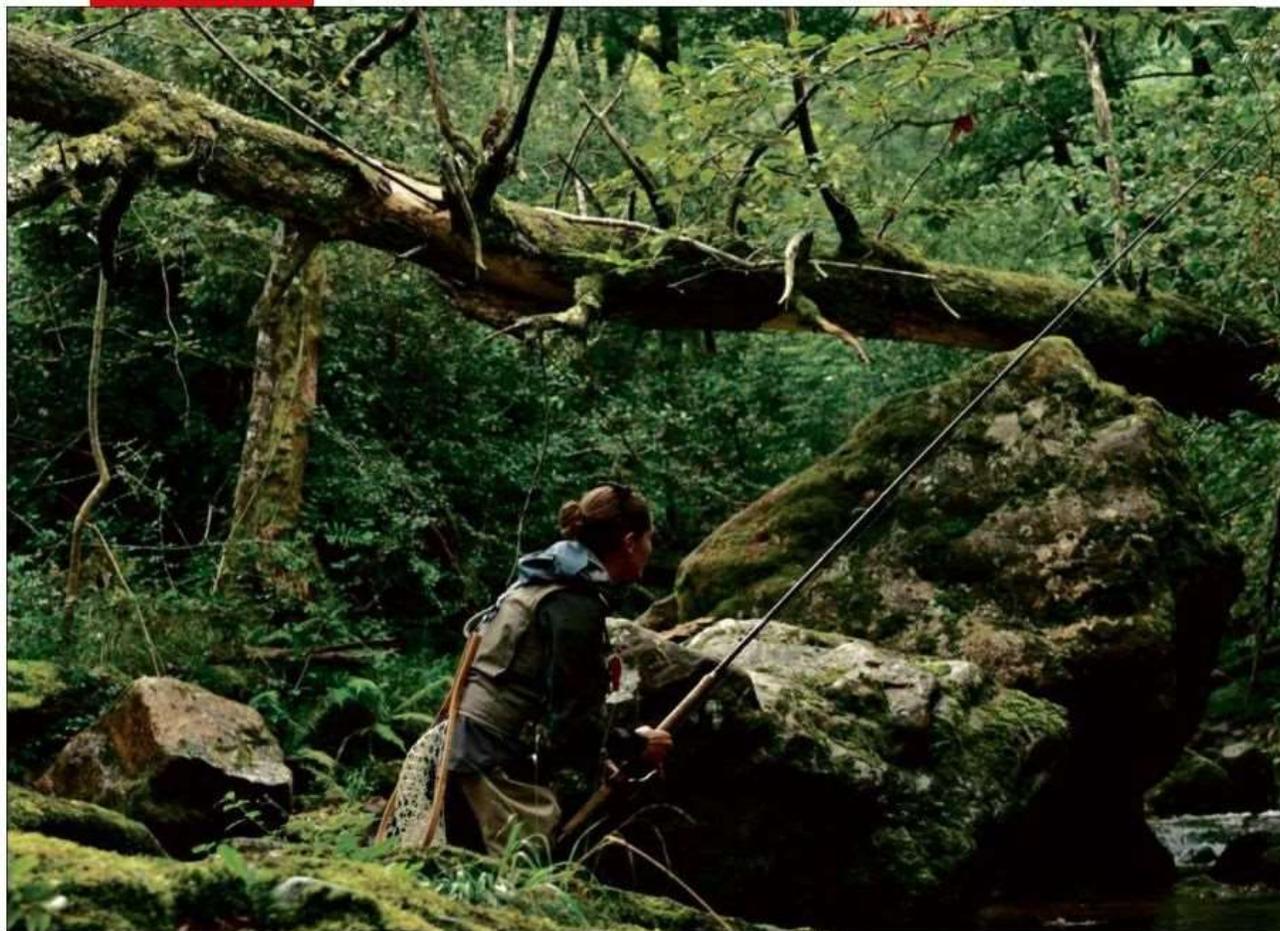


MOUSSE DU FOLANNE DES ZANPEL

EXPOSITION
Gengis Khan,
Mongol fier
à Nantes

PAGES 24-25





La pêcheuse Manon Delbeck, filmée dans *la Rivière*, veille sur des dizaines de kilomètres de rivière avec une association de pêche du Pays basque. PHOTO METTFORE FILMS.

«Le film prend le parti de la beauté car il y a encore des choses à défendre»

INTERVIEW

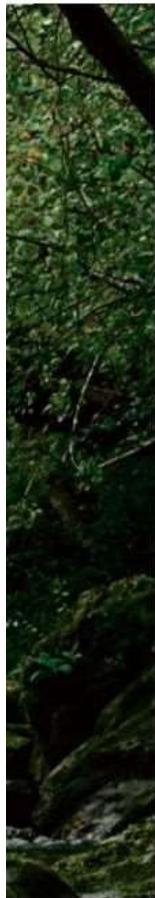
Dans «la Rivière», un documentaire superbe et intelligent tourné entre les Pyrénées et l'Atlantique, en salles mercredi, Dominique Marchais donne la parole aux gardiens de la nature et appelle à un sursaut à la fois écologique et démocratique.

Recueilli par
MARGAUX LACROUX
et **DIDIER PÉRON**

Les rivières ont été rectifiées, entravées, exploitées, asséchées, polluées, désertées par leurs fragiles habitants... Depuis vingt ans, la France échoue à réparer ces milieux vitaux qui nous abreuvant, nous rafraîchissent ou contribuent à assainir l'eau, comme en témoigne le dernier bilan, catastrophique, de leur santé dans la métropole. En 2019, plus de la moitié des ruisseaux, rivières et fleuves se trouvaient en mauvais état écologique et chimique et le pays n'a pas atteint l'objectif de 100% en bon état fixé en 2000 par la directive-cadre européenne sur l'eau. Le documentaire *la Rivière*, d'utilité publique, arrive à un moment charnière pour nous convaincre de sauver enfin ce qu'il reste de cours d'eau, alors que l'Union européenne met la dernière main à un règlement visant à restaurer la nature. Depuis 2010 et un premier long-métrage documentaire, *le Temps des grâces*, sorte d'élegie à la fin du monde paysan, enregistrant

Libération Mardi 21 Novembre 2023

3



«La Rivière», la source contre la montre

Le beau film de Dominique Marchais, radicalement écologique, arpente les cours d'eau du Béarn en compagnie de ceux qui, chacun à leur façon, observent et protègent une nature bouleversée par l'activité humaine.

«**S**lon m'avait dit qu'un jour je traverserais le gave en bottes...» Marchant dans l'eau basse, l'homme dont la parole haute et claire s'adresse généralement à nous depuis quelques minutes s'éloigne de la caméra en marmonnant ces mots non pour tout le monde, mais pour lui-même. Il va jusqu'à l'autre rive, le niveau du courant ne mouille pas ses pieds. On voit et on entend un corps faire l'expérience physique du changement d'un milieu familier, on sent l'inquiétude qui va avec, antérieure à tout discours et à tout savoir bien ordonné – d'ailleurs ni son nom, Patrick Nuyques, ni sa fonction de directeur au parc national des Pyrénées ne sont imposés par le film, pas plus que ceux des autres (gardes-pêches, militants associatifs, chercheurs et chercheuses en biologie ou climatologie, étudiants, éleveurs et agriculteurs, naturalistes) dont l'expertise, technique ou scientifique, avant tout sensible, est invitée à s'exprimer dans *La Rivière* de Dominique Marchais.

Méandres. C'est qu'il s'agit d'autre chose que d'expertise: l'expérience à faire, multiple et tortueuse, de la rivière et de ses entours, amont et aval, causes, conséquences, ses flux et ses reflux. Sans nul

doute, dans ces quelques secondes de traversée à pied, une certitude matérielle se fait jour, que le gave, comme on appelle les cours d'eau du Béarn, baisse, irrémédiablement, et que sa faune et sa flore, tout ce qui vit dans ses eaux brillantes, se font de plus en plus rares.

Plus tard, dans un refuge au pied d'un glacier qui rend son dernier souffle, on passera un moment au chaud avec ces hydrogéologues qui préfèrent sourire et rire, plutôt qu'en pleurer, de la catastrophe qu'ils observent depuis ses premières loges. Le film, lui, ne rit ni ne pleure, il arpente en compagnie de grands habitués, guides et gardiens des éléments et des espèces, tous ces lieux pour y suivre les méandres d'une chose pas facile à saisir. Cette rivière, est-elle le personnage principal du film, son actrice, ou bien le film se fait-il lui-même rivière, avec sa source, son torrent, son lit, son embouchure – terminus provisoire d'un cycle, où ils se jettent ensemble dans le fleuve ou dans les salles. Comme tout personnage, elle est faite de plusieurs personnes réelles, entité composée à partir de divers cours d'eau avec leurs beautés spécifiques, leurs problèmes communs ou singuliers (la sécheresse et la pollution, aussi les barrages, entravant la remontée et la reproduction des saumons, accélérant l'érosion), qui «jouent» donc la rivière. Quelle forme ça a, une rivière? Elle a les formes qu'elle prend ou qu'elle épouse, et elle est avant tout une force, visible et non-visible – partie visible d'un ensemble, le bassin versant, cette alliance géographique, géologique et politique, de divers états de l'eau, divers états de la terre, et divers états des rapports entre les for-

ces sur le terrain. Quelles formes alors pour *la Rivière*, film de toutes ces forces? Il n'a pas reçu pour rien le prix Jean-Vigo, nommé en souvenir de l'auteur de *l'Atlantique*, chef-d'œuvre fluvial qui faisait la part belle à l'élément eau. Dominique Marchais (après *le Temps des grâces*, *la Ligue de partage des eaux* et *Nul homme n'est une île*) invente des façons de regarder son insaisissable sujet, à travers le regard de ceux qui, à leurs façons précises, l'observent et s'en occupent. Elles correspondent aux formes successives d'un cinéma radicalement écologique: le ramassage, le tri, l'inventaire, la promenade commentée, le prélèvement raisonné, la pêche, la dissection et sa microscopie (une poétique de «l'otholite», cette biographie miniature dans l'oreille interne des saumons), la récolte, la randonnée, le gravissement.

Parole. A chaque fois, forme de toutes les formes, la libre conversation, l'entretien, une écologie de la parole. Enfin, l'ultime dispositif, celui du naturaliste (Pierre-Yves Gourvil) qui, pour répertorier les insectes en présence, tend dans l'obscurité une grande toile blanche laissant passer la lumière d'une lampe, pour attirer les papillons dans le visible, les faire se montrer sans les blesser. Dans toutes les images de lui-même que le cinéma a produites ou rencontrées, on a rarement fait plus simple et plus beau. Il fallait pour cela qu'il aille avec ses bottes trainer au bord du gave la nuit.

LUC CHESSEL

LA RIVIÈRE DE DOMINIQUE MARCHAIS (1h 44) en salles mercredi.

EDITORIAL

Par LAUREN PROVOST

Espoir

Changer de récit pour changer les choses. C'est le pari qu'a réussi Cyril Dion en 2015 avec le documentaire *Demain*, pour lequel il courait le monde au côté de Mélanie Laurent, en quête de solutions face à la crise climatique et à l'effondrement de la biodiversité. En montrant ceux qui réinventent l'alimentation, l'économie ou encore l'éducation, le militant écologiste a attiré plus d'un million de Français au cinéma, reçu un César.

Surtout, il rencontre encore, huit ans plus tard, des spectateurs chamboulés qui ont changé de vie. On souhaite le même impact à Dominique Marchais et son documentaire *la Rivière*, en salles ce mercredi.

Cet ancien journaliste change aussi de récit avec sa promenade dans les rivières qui partent des montagnes des Pyrénées pour se jeter dans l'océan. Il réussit une prouesse: aborder un torrent de fleaux sans nous laisser dans un état de désespoir total, ni dans une colère intense. Pourtant tout y est: assèchement, artificialisation, pollution, disparition du vivant... On repense à Sainte-Soline et ses mégabassines, aux alertes sur les contaminations de l'eau potable, à la sécheresse qui a saisi les Pyrénées-Orientales tout l'été. De quoi entrer en «désobéissance civile», comme l'évoque l'un des militants qui prend la parole dans ce long métrage. Mais on est rattrapé par la sensibilité des propos des premiers concernés. Ces amoureux de la nature en première ligne qui portent, malgré tout ce que l'humain a bousillé, une parole sensible, nuancée, à la hauteur de la complexité de la situation. On est captivé par la splendeur des espaces filmés. Accroché par les lueurs d'espoir, la restauration des milieux aquatiques qui porte ses fruits, les truites fario et les saumons qui reprennent leur place. En mêlant action, parole et rêverie, *la Rivière* fait partie de ces récits qui donnent envie de «bifurquer» et «sauver». Un sursaut écologique vital à quelques mois d'un scrutin européen où l'environnement sera au cœur de tous les débats et, malheureusement, de tous les clivages. ◀

toute la France l'effacement des paysages que le monde rural, avant sa conversion dans les années 50-60 à l'agriculture industrielle, avait sur le long terme façonnés et sauvegardés, Dominique Marchais creuse le sillon d'une obsession écologique qui le propulse aujourd'hui au cœur d'un film tout à la fois splendide et tourmenté. *La Rivière*, tourné entre les Pyrénées et l'Atlantique dans le réseau des gaves, le nom béarnais de ces profuses rivières et ruisseaux qui lui permettent, à travers la contemplation des lieux et les paroles de pêcheurs, de scientifiques, de militants, d'exploitants agricoles en bio, de composer la «trame» complexe qu'il appelle de ses vœux, où rien n'est simple mais rien n'est perdu pour autant. Un film d'intelligence et de sursaut aussi bien écologique que démocratique.

Ce que vous filmez est un peu un idéal de paysage préservé, une destination de choix pour se reposer, rêver, échapper à la laideur du monde charriée par l'actualité.

L'eau, on pourrait la regarder et la filmer sans fin. Je cherchais quelque chose dans la contemplation de

la rivière. Le film ne cesse de répéter un jeu entre l'opaque et le transparent, l'enchevêtré et le cristallin, la beauté et le désastre, la déploration et l'émerveillement, jusqu'à ce plan matinal où l'on a l'impression que la rivière flotte au-dessus d'elle-même. Je pense que l'eau résonne avec des états intérieurs, avec le travail qu'on fait sur soi-même, pour réfléchir et chercher, pour dompter ses propres flux de conscience, et en même temps pas trop non plus (rire).

Ce qui se passe dans les Pyrénées est une histoire universelle des rivières qui ont été bousillées par les êtres humains, finalement...

C'est pour ça que le film s'appelle *la Rivière*, et pas «le Gave d'Oloron». Il faut sortir un peu de l'objet rivière, du trait de la rivière, de sa personification. A chaque fois qu'on demande aux gens où est la source du gave d'Oloron, personne ne sait! On s'en fout. La dimension bassin versant s'impose plus facilement dans des paysages de montagne. C'est la cuvette, la portion de territoire qui est irriguée par des dizaines de cours d'eau interconnectés et qui convergent, *Suite page 4*



Dominique Marchais, vendredi à Paris. PHOTO DORIAN PROUST

Suite de la page 3 c'est cela qu'il faut comprendre.

Quand j'attaque le film, j'ai encore une vision très géographique, avec le torrent de montagne, la rivière dans la plaine sédimentaire et puis le delta. Au début, je pensais donc faire le portrait du gave, en remontant jusqu'aux glaciers. Et à un moment, j'ai basculé du côté de l'hydrologie, pour se dégager de ce primat de l'amont-aval. Les mauvaises politiques de l'eau sont aussi liées à des mauvaises représentations et elles sont très actives du côté des agriculteurs et des pouvoirs publics.

Quelles représentations de la rivière vous préoccupent ?

On entend tout le temps dire que si l'on ne prend pas l'eau, elle est perdue. D'une certaine manière, le film est une réponse à cette phrase-là. En fait, la circulation de l'eau n'est pas un fossé, une chasse d'eau, un caniveau. Pour le comprendre, il faut passer par l'hydrologie, la connaissance de la connexion entre les nappes et les rivières. La rivière, c'est de l'eau qui coule dans de l'eau avec un jeu de vases communicants. Si on tape dans les nappes, les rivières baissent. On nous dit qu'on prend de l'eau en excès, qu'on va faire des barrages et des bassines.

Mais l'eau n'est pas un stock, c'est un flux. La grande mission des ingénieurs d'Etat du XX^e siècle était d'évacuer l'eau, le plus vite possible. On a redressé les cours d'eau, canalisé. Aujourd'hui, au contraire, il y a partout dans le monde des programmes de renaturation des rivières, pour leur rendre leurs méandres et ralentir l'eau, restaurer les espaces de mobilité des rivières, restaurer les zones humides, arrêter de les détruire. On sait que c'est ce qu'il faut faire.

Du coup, comment avez-vous vécu toute la bataille autour des mégabassines à Sainte-Soline ?

Aéroport de Notre-Dame-des-Landes, bassines de Sainte-Soline, barrage de Sivens... c'est la même histoire, et elle ne fait que commencer. Quand je vois des forces de l'ordre habillées comme si c'était la guerre et arriver sur des quads, je trouve cela intolérable. On a essayé de faire croire à la France entière que les mégabassines se remplissaient grâce à l'eau de pluie en hiver. Alors qu'en réalité, l'eau prélevée provient de la nappe phréatique. En été, à cause des sécheresses, les arrêtés préfectoraux interdisent de pomper car les niveaux sont trop bas. Donc l'objectif des irrigants est de prendre l'eau en excès l'hiver, lorsqu'il n'y a pas d'interdiction, et de la stocker. Sauf que c'est pour ça qu'on manque d'eau en été ! On se moque de qui ?

Il n'y a pas d'eau en excès. Tous les hydrogéologues un peu sérieux disent qu'il faut restaurer la capacité des sols à stocker l'eau, mais cela revient à changer en profondeur le modèle agronomique : refaire des rotations de cultures, des prairies, déspecialiser l'agriculture parce que, par exemple, on a trop d'élevages en Bretagne. Avoir des sols avec

«On a une représentation très utilitaire de la rivière, on nous la donne, donc on se sert : on prend les graviers pour les routes, le sable pour nos maisons, l'eau pour arroser notre maïs...»

de la matière organique les rend plus aptes à retenir et filtrer l'eau, c'est très connu et depuis longtemps, mais la seule réponse est «on va faire des bassines». Ça n'est «après moi le déluge» mais «après moi la sécheresse» ! Quand Julien Denormandie [ancien ministre de l'Agriculture, ndlr] commence le Grenelle de l'eau en parlant de «gisement d'eau», tous les hydrogéologues se tapent la tête sur la table. **Aujourd'hui, on se rend compte que les rivières ont été surexploitées, et que la logique des barrages hydroélectriques atteint ses limites puisque les rivières s'assèchent.**

On a une représentation très utilitaire de la rivière, avec l'homme maître et possesseur de la nature. On nous l'a donnée, donc on se sert : on prend les graviers pour faire les routes, le sable pour faire nos maisons, l'eau pour arroser notre maïs... Le gave de Pau, avec ses 40 barrages, c'est une rivière en escalier. Il n'y a plus de saumons, ça s'est arrêté du jour au lendemain avec le grand barrage à Baigts-de-Béarn en 1930. Jusque dans les années 2000, on accordait encore des dérogations pour exploiter des graviers, creuser dans le lit pour faire des routes et que sais-je encore. Donc on démonte complètement les rivières mais derrière un barrage, il faut savoir qu'on concentre les polluants et l'eau se réchauffe car elle n'est plus courante. Le film montre à la fois une perte et une présence. Je voulais montrer la marge de manœuvre dont on dispose. On comprend que le saumon essaie toujours de remonter sur sa frayère [le lieu où les poissons déposent leurs œufs] d'origine si les conditions sont optimales et que, s'il n'y arrive pas, une certaine plasticité dans son comportement le rend capable de recoloniser d'autres cours d'eau. Je pense que nous en sommes exactement là. On peut bifurquer, restaurer.

Un certain constat pessimiste sur la situation et les grandes orientations de productivité n'empêche pas le film d'être très enthousiasmant sur ce qu'il montre à travers les personnages que vous suivez et interrogez. Leur action d'analyse et de sauvegarde de ces rivières sublimes vous donne espoir ?

Cette fois, je ne filme plus les hydroélectriciens, les agriculteurs irrigants, les fonctionnaires de la

Dreal [Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement]. Je ne peux plus, ça suffit, on connaît le baratin : les bassins d'emploi, l'énergie verte... Je voulais donner à voir les amoureux et les défenseurs de la nature. Il faut les appeler comme ça, revenir à un vocabulaire simple. C'est ce qui peut aussi unifier ces forces militantes qui sont totalement dispersées.

Le film ne cherche pas un débat, ni à faire comme s'il y avait quelque chose à négocier entre les enjeux économiques et la protection de la nature. Or la transition écologique devenue l'alpha et l'oméga aujourd'hui ne protège en rien l'environnement, elle remplace les énergies fossiles par de l'électricité. Je suis atterré par le manque de réflexion et de débat public sur les effets réels à long terme de cette politique qui organise partout l'alliance objective de l'administration d'Etat et de gros groupes privés. Comment peut-on restaurer non seulement les écosystèmes mais aussi les processus démocratiques ? Selon moi, il ne faut pas escompter d'horizon d'écologie politique sans un approfondissement démocratique. Or on

voit bien que les deux refluent en même temps. C'est la même menace, le même orage qui assombrit l'un et l'autre.

Dans votre film, Philippe Garcia, président de l'association Défense des milieux aquatiques, évoque la nécessité de la «désobéissance civile» vu l'adversité politique et une forme d'apathie ou de fatalisme de citoyens. Vous partagez ce point de vue ?

Je suis moi-même victime de ma culture politique, d'un rapport à l'Etat, à l'ordre et c'est cela qu'il faut un peu commencer à faire bouger. Est-ce que je suis plutôt du côté de l'ordre ou du côté de la justice ? Et qu'est-ce que j'ai de commun avec ces militants dits «radicalisés», plutôt que de faire le décompte de tout ce qui me sépare d'eux. Il y a toute une mythologie de la lutte, trébuchée par la ZAD, etc., ce n'est absolument pas ma tisane. Cependant, si le film prend le parti de la beauté, c'est parce qu'il y a encore des choses à défendre. Même si je ne suis pas forcément en phase avec toutes les modalités d'action des Soulèvements de la Terre par exemple, je suis d'accord avec le «ça suffit» qu'ils projettent dans l'espace

public pour réveiller les fous. On a beaucoup parlé du livre d'Andreas Malm. Comment saboter un pipeline, tout le monde devrait le lire car en réalité, il est très mesuré sur ce qu'est une lutte et comment on obtient des victoires.

On constate une grande fragmentation des initiatives écologiques : vous pouvez avoir des collectifs comme Youth for Climate ou Alternatiba qui font des actions, s'attachent avec des super slogans sur le port de Bayonne et en remontant 20 km en amont, des profs à la retraite se battent sur le terrain du droit contre un projet de gravière ou de barrage. Donc évidemment, on se dit : mais vous ne voyez pas que vous êtes sur la même rivière, dans le même espace commun ? Le film organise une rêverie et il en faut : se saisir des ramifications horizontales et verticales de la rivière, entre glaciers, océans, nuages, nappes souterraines, pour penser et consolider différemment nos interdépendances et nos solidarités. Je ne le savais pas, mais aucun des personnages du documentaire ne connaissait les autres, hormis de réputation. Le film leur a au moins permis de se rencontrer. ➤



La Rivière a été tournée entre les Pyrénées et l'Atlantique, dans le réseau des gaves. PHOTOS METBORE FILMS



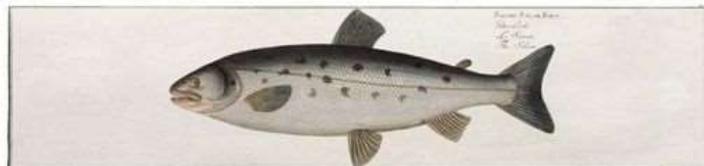
Parmi les défenseurs de la nature que filme Dominique Marchais, on trouve par exemple des pêcheurs

Le long de la Sélune, les saumons émerveillent

Un an après la destruction de deux imposants barrages sur le fleuve côtier normand, les scientifiques se réjouissent d'un retour encourageant de poissons migrateurs menacés. Un exemple concluant de restauration de la continuité des cours d'eau.



Un manche semblable à celui d'une béquille plonge dans l'eau. Au bout, un cercle métallique attire les poissons comme un aimant à l'aide d'un courant électrique. En quelques coups d'épousette, cinq hommes en combinaison imperméable remplissent leurs seaux de truites, chabots ou autres goujons. Mais la vedette de cette ultime pêche scientifique de l'année, destinée à faire l'inventaire des poissons de la vallée de la Sélune, est une anguille adolescente d'une dizaine de centimètres, brune, aux grands yeux noirs. «C'est la première anguille retrouvée à ce niveau-là du bassin. Il n'y en avait plus depuis un siècle», se réjouit un chercheur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, Anthony Acou, en ciré jaune, affairé à mesurer et peser chaque prise. A l'heure où le superbe documentaire la Rivière sort sur les écrans (lire page 3), la presse a été con-



SPL - SCIENCE MUSEUM

viée fin octobre dans la Manche, sur les berges de ce fleuve côtier, pour une annonce réjouissante à l'heure de l'effondrement de la biodiversité: les poissons migrateurs, qui ont déserté les eaux du Béarn dans le film de Dominique Marchais, font leur retour et commencent à recoloniser les deux tiers de la Sélune d'où ils avaient été chassés. Depuis un siècle, deux imposants barrages hydroélectriques empêchaient le passage des anguilles, des saumons de l'Atlantique et des lamproies, trois espèces menacées partageant leur vie entre les rivières et la mer. Désormais, elles rejoignent la Sélune via la baie du Mont Saint-Michel et peuvent remonter librement jusqu'à la source du fleuve.

«RESTAURER LES POPULATIONS»

«Ici, on redonne sa chance à la nature, et elle reprend ses droits», s'enthousiasme Laura Soissons, coordinatrice du programme Sélune à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae). En avril, elle a présenté ce projet emblématique devant le Parlement européen, qui planchait sur un règlement visant à restaurer la nature, en cours de finalisation. Celui-ci vise notamment à rétablir la continuité écologique d'au moins 25000 km de cours d'eau d'ici à 2030 sur le Vieux Continent. Il y a urgence, car la majorité des rivières sont en piteux état à cause de la pollution et de l'artificialisation.

Sur la Sélune, l'ouvrage de Vezins, 36 m de haut et 278 m de long, a été le premier à être détruit en 2019, et trois ans plus tard, celui de la Roche-qui-Boit, en aval, a connu le même sort. «C'est la première fois en Europe qu'on réalisait un arasement de barrages de cette ampleur et avec un tel suivi scientifique», signale Jean-Marc Roussel, directeur de recherche à l'Inrae en charge du projet. Les premiers résultats n'ont pas tardé: 88 anguilles ont été recensées cette année en amont des anciens ouvrages, ainsi que trois saumons juvéniles. Et ce à peine un an après les derniers travaux. «On s'y attendait mais à une telle vitesse, ça n'était pas gagné», souligne Jean-Marc Roussel. Dès l'automne 2022, qui fut pourtant une année marquée par la sécheresse, des saumons adultes sont venus se reproduire dans des zones qui

leur étaient auparavant interdites. Et des œufs ont éclo à au printemps pour la première fois depuis plusieurs générations. Habituellement, les saumons retournent dans la rivière où ils sont nés pour se reproduire et mourir. Mais certains individus plus «explorateurs» peuvent coloniser des habitats inconnus, comme c'est ici le cas. Jusque-là, entre 200 et 700 saumons étaient cantonnés à l'aval du bassin. «Il y avait une compétition pour l'espace, une surpopulation. Or pour pondre, les saumons ont besoin de faire des frayères [lieu où les poissons déposent leurs œufs, ndr] dans les sédiments le long de la rivière. Enlever les barrages permet de répartir des individus sur un plus grand espace. Au bout du compte, cela participe à restaurer les populations», détaille Laurent Beaulaton, en tenue grise de l'Office français de la biodiversité. Ce directeur du pôle recherche et développement pour la gestion des migrateurs amphihalins, qui évoluent entre eau douce et eau salée, espère un jour franchir le millier de saumons dans la Sélune, malgré les effets délétères du changement climatique qui accélère le déclin de l'espèce.

L'équipe scientifique garde espoir, car le fleuve a gagné en résilience. «L'arasement a amélioré la qualité de l'eau», relève Frédéric Marchand, directeur de l'Unité expérimentale en écologie et écotoxicologie de l'Inrae en charge des suivis piscicoles sur la Sélune. Les lacs artificiels formés par les barrages concentraient les métaux lourds, favorisaient le développement d'algues toxiques vert fluo et faisaient augmenter la température du fleuve en l'aval. Ces trois problèmes se sont envolés en même temps que les barrages. «Désormais, l'eau est plus oxygénée et elle s'est refroidie de 2°C», se réjouit Jean-Marc Roussel. Une très bonne nouvelle car, ces dernières années, la Sélune dépassait ponctuellement les 20°C l'été, un seuil de température néfaste pour le saumon de l'Atlantique. «L'espèce est toujours présente dans les rivières bretonnes et normandes, donc on doit tout faire pour la conserver. La Sélune est désormais une rivière libre d'obstacles, il reste d'autres petits barrages sur le bassin et certains vont être effacés», poursuit Laura Soissons.

Avant d'être un succès pour la biodiversité, cette opération de restauration dont le coût s'élève à

65 millions d'euros s'est perdue pendant une vingtaine d'années dans des méandres politico-administratifs. A l'origine, il y avait une réflexion locale sur la qualité de l'eau dans cette région riche en élevages. La destruction de barrages non conformes – car ne permettant pas le passage des poissons migrateurs via des échelles à poissons – était un des scénarios envisagés. En 2009, Chantal Jouanno, alors secrétaire d'Etat à l'Ecologie, annonce l'arrêt de leur exploitation par EDF et leur suppression. Mieux, elle entend, en s'appuyant sur la directive-cadre sur l'eau, éradiquer les deux tiers des 60000 obstacles présents sur les rivières. Mais l'absence de concertation déplaît aux habitants. «Imaginez, vous vivez ici et vous apprenez que les lacs vont disparaître, certains ont vécu ça comme une trahison», explique Jean-Marc Roussel. Ses yeux bleus fixent d'anciens pontons et la roche noire qui délimite l'ancien niveau de l'eau, à près de 20 m au-dessus de nos têtes.

LA RECONQUÊTE DES BERGES LIBÉRÉES

L'effacement des barrages revenait à dire adieu à deux grands lacs, dont un dédié aux loisirs, au cœur du paysage normand. En 2014, un collectif d'habitants mécontents, les Amis du barrage, a l'oreille de Ségolène Royal. La nouvelle ministre de l'Ecologie estime «paradoxal de détruire des barrages qui produisent de l'énergie renouvelable» et exige de nouvelles études d'impact économique. Leurs auteurs conclurent qu'une réhabilitation serait trop coûteuse et, en 2018, leur destruction est enfin ordonnée. Il a ensuite fallu des années de vidange ou de remodelage du lit de la rivière avant que des orties, des joncs et des arbrisseaux reconquissent les berges libérées. Bientôt, on devrait y voir des hêtres, des bouleaux et même des châtaigniers. Déjà, des traces du paysage passé ont refait surface. «Les archéologues ont retrouvé des vestiges de vieux moulins et ponts, étonnamment très bien conservés», raconte Laura Soissons. Et aussi ceux d'anciennes pêcheries, petites retenues de pierre piégeant les poissons, souvenirs d'un temps où les saumons de l'Atlantique remontaient en masse la Sélune.

MARGAUX LACROUX
Envoyée spéciale dans la Manche



Sur la Sélune, les truites et un naturaliste qui répertorie les papillons.

l'Humanité

Critique de Vincent Ostria

l'Humanité
MERCREDI 22 NOVEMBRE 2023



Le film aborde la migration et la survie du saumon qui vit encore en France à l'état sauvage. MÉTÉORE FILMS.

La Rivière, chef-d'œuvre du paysage en péril

CINÉMA Une visite des cours d'eau du Béarn par Dominique Marchais qui s'affirme, à travers ses documentaires, comme le chantre de la biodiversité et de l'agriculture raisonnée.

La Rivière, de Dominique Marchais, France, 1 h 44

L'année où l'on a parlé le plus de sécheresse en France, notamment cet été dans le Sud, sort le documentaire de Dominique Marchais, *la Rivière*, où l'on voit et entend des flux, des remous, et où l'élément liquide grondant et bouillonnant occupe souvent tout l'écran. Ce quatrième long métrage du cinéaste, qui a obtenu le prix Jean-Vigo, a justement été tourné dans le Sud-Ouest, plus exactement dans le Béarn, autour des gaves qui le parcourent, équivalents locaux des torrents – en particulier le gave d'Oloron. Cette exploration prolonge *la Ligne de partage des eaux* (2014) du même documentariste, qui s'intéressait au bassin versant de la Loire et aux problématiques environnementales et agricoles liées au fleuve.

La Rivière poursuit ce travail dans le Sud-Ouest où, parallèlement aux bouleversements climatiques actuels, divers scientifiques, militants, gestionnaires du milieu, pêcheurs, agriculteurs, hydrologues et glaciologues, démontrent in situ comment l'action de l'homme est en train d'appauvrir irrémédiablement ce milieu et compromet le niveau et la qualité de l'eau douce. Avec ces explorations sur le terrain, entrecoupées de majestueux et généreux panoramiques sur ces cours d'eau encore un peu sauvages, Dominique Marchais s'affirme comme le chef de file du documentaire écologique en France. Pourtant, ce n'était pas son but au départ. Il n'a pas une formation scientifique mais plutôt littéraire et philosophique. C'est surtout par nostalgie du monde rural qu'il

a connu dans l'enfance et par passion romantique pour le paysage qu'après avoir pratiqué la critique de cinéma pendant quelques années, ce Parisien est parti à la campagne avec une caméra. « *Mon point de départ, dit-il, est plutôt un regard sur la transformation du paysage.* » Il reconnaît que son point de vue et son engagement ont changé peu à peu et se sont affirmés avec *la Rivière* : « *Je crois que je choisis plus nettement mon camp, celui des défenseurs et des amoureux de la nature.* » Cela l'a incité à avoir un regard plus critique, parfois polémique, sur la gestion des écosystèmes, et à en aborder des facettes extrêmement diverses, liées à l'écoulement et à l'évolution de ces gaves du Sud-Ouest.

UN INVENTAIRE AQUATIQUE À LA PRÉVERT

Ainsi, le film aborde la migration et la survie du saumon (et de la truite), dont on ne savait même pas qu'il existait encore en France à l'état sauvage, mais également la culture du maïs roux, espèce moins gourmande en eau, moins dévastatrice pour la ressource aquatique ; ou bien l'étude des glaciers pyrénéens par un groupe d'élèves de l'ENS, qui prouve leur inéluctable disparition (vecteur de sécheresse). Cet inventaire aquatique à la Prévert aborde finalement tous les facteurs dont est tributaire la persistance de l'immémorial paysage fluvial de la France, réservoir de la vie, de la biodiversité comme on dit, à condition qu'on le laisse un peu tranquille et le préserve à tout prix, ce qui est l'inverse de ce qui est en train de se passer à notre époque où, tout en rabâchant des vœux pieux écolos, on dégrade irrémédiablement l'environnement. ■

VINCENT OSTRIA

Cette exploration prolonge *la Ligne de partage des eaux* (2014).

Critique de Céline Rouden

Entre Pyrénées et Atlantique, tout un monde menacé

— Dans un documentaire sensible, Dominique Marchais traque derrière la beauté d'une nature originelle les changements invisibles qui mettent en péril son écosystème.

— Un film couronné par le prix Jean-Vigo 2023.

La Rivière ★★★
de Dominique Marchais
Documentaire français, 1h44

Des montagnes des Pyrénées à l'océan Atlantique coulent des rivières que l'on appelle des gaves. Tout un réseau hydrographique qui irrigue ces vallées enclavées et forme une réserve unique de biodiversité dont le fragile équilibre est menacé par l'activité humaine. La culture intensive du maïs assèche les cours d'eau, les barrages hydroélectriques empêchent les saumons de les remonter pour se reproduire, et tout le cycle de la vie s'en trouve bouleversé. Des dégâts aussi invisibles qu'irréversibles. « *L'appauvrissement de la biodiversité risque d'aller plus vite que le changement climatique* », constate l'un des directeurs du parc national des Pyrénées.

C'est cet invisible que traque Dominique Marchais derrière les paysages magnifiques et la nature sauvage que capte sa caméra. Avec quelques amoureux ou protecteurs des lieux pour guide, il explore ce qui est à l'œuvre de manière souterraine et que seuls des yeux expérimentés peuvent discerner. Manon,



Dans son film, Dominique Marchais partage l'inquiétude de ceux qui vivent au quotidien l'appauvrissement de cet écosystème fragile. *Meteore Films*

la garde-pêche, Patrick, l'employé du parc, Florence, l'hydrologue, Jon, l'éleveur bio, ou encore Pierre-Yves, le naturaliste qui inventorie les espèces de papillons pendant la nuit : tous nous font partager leur amour pour cet environnement exceptionnel et leurs inquiétudes face à son appauvrissement. Du glacier des Oulettes, qui vit ces dernières années à l'estuaire de l'Adour où la pêche au filet épuise la ressource halieutique, le documentaire rend

compte à travers leur regard de tout un écosystème fragilisé.

Depuis son premier long métrage documentaire *Le Temps des grâces* en 2010, suivi par *La Ligne de partage des eaux* (2014), le réalisateur explore avec sa caméra les mutations du paysage français engendrées par la modernité et la façon dont les hommes la vivent au quotidien, s'y adaptent ou y résistent. Nulle dimension militante ou théorique dans ses films, mais le constat

du lien indéfectible entre l'homme et la nature et la façon dont les changements à l'œuvre bouleversent et relient toute une communauté de personnes qui vivent à son contact. Avec *La Rivière*, troisième chapitre d'une trilogie, Dominique Marchais appelle plus clairement à une prise de conscience en nous sensibilisant à la beauté et aux échos d'une nature originelle en voie de disparition.

Céline Rouden

Critique de Jean-Denis Renard

Cinéma : « La Rivière », plaidoyer poétique pour les gaves pyrénéens

Le prix Jean-Vigo 2023 vient d'être décerné au réalisateur bordelais Dominique Marchais pour son documentaire « La Rivière ». Il le présentait hier dans le cadre du Festival international du film indépendant de Bordeaux (Fifib)

Jean-Denis Renard
jd.renard@sudouest.fr

Au chapitre environnemental, il est difficile de trouver un thème d'une plus brûlante actualité que la ressource en eau. Entre la fureur qui gronde aux alentours de Sainte-Soline (Deux-Sèvres) et de sa bassine, la soif qui a saisi les Pyrénées-Orientales tout l'été ou les craintes quant aux pollutions de l'eau potable - le chlorothalonil à La Rochelle ou les Pfas -, les sujets proposés aux appétits militants sont légion. S'il rejoint ces larges préoccupations, le documentaire « La Rivière » n'emerge pas dans la catégorie des dénonciations enflammées. C'est un objet cinématographique singulier, une évocation des gaves pyrénéens qui prend des accents élégiaques tout en pointant avec précision les menaces qui pèsent sur ces artères aquatiques de grande valeur, patrimoine relique où s'ébattent le saumon atlantique et la truite fario.

Dominique Marchais, son réalisateur bordelais, vient de se voir décerner le prestigieux prix Jean-Vigo pour la qualité de cette œuvre, une première pour un documentaire. Sa sortie nationale est programmée

« Je regarde des gens qui regardent et qui connaissent, comme les pêcheurs »

le 22 novembre. Mais quelques spectateurs gironpins ont devancé l'appel. Hier, « La Rivière » a fait salle comble pour sa programmation en avant-première au cinéma l'Utopia, dans le cadre du Festival internatio-



Dominique Marchais au cinéma bordelais l'Utopia, ce 22 octobre, lors de l'avant-première de son film. JEAN MAURICE CHAQUI / SUD OUEST

nal du film indépendant de Bordeaux (Fifib), qui consacrait une rétrospective à l'auteur. Il sera aussi projeté ce lundi au Jean-Eustache, à Pessac (33), lors de la présentation de la 33^e édition du Festival international du film d'histoire.

L'éclaboussure du saumon

Bien avant son déménagement à Bordeaux, il y a quatre ans, Dominique Marchais était déjà coutumier du paysage majestueux des gaves qui dégringolent de la montagne pour se fondre dans l'Atlantique, celui d'Ossau, celui d'Oloron, et le chevelu des torrents qui les alimentent. Natif d'Eure-et-Loir,

« enfant de la plaine et de l'horizontalité » comme il se définit lui-même, il en avait découvert les trésors par le truchement d'amitiés du côté de Sauveterre-de-Béarn, là où le gave d'Oloron, apaisé, s'apprête à se gonfler des eaux du Saison avant de filer vers sa confluence avec le gave de Pau.

Dominique Marchais a « traîné ses guêtres sur tout le bassin-versant », des bouillonnements cristallins qu'expulse le glacier des Oulettes de Gaube, au-dessus de Cauterets, jusqu'aux abords industrialisés du port de Bayonne. Le poisson fait trait d'union. Le saumon, dont le réalisateur a entrevu une éclabous-

sure fugace lors de ses repêrages au barrage de Baigts-de-Béarn, sur le gave de Pau. La truite, pêchée puis amoureusement relâchée sous l'œil de sa caméra, au terme d'un silencieux combat en arabesques et en esquives. La truitelle, qui peuple le Laxia, un affluent bondissant de la Nive, au Pays basque.

Il y a là la biodiversité qui résiste et qui nourrit l'émerveillement et la biodiversité qui disparaît ou a déjà disparu sous les coups du saccage perpétré par l'homme, comme l'écrevisse à pattes blanches. « Je regarde des gens qui regardent et qui connaissent, comme les pêcheurs.

Et c'est ainsi qu'on apprend sur la rivière », dit Dominique Marchais.

Et au milieu coule un gave

Les gens de science parlent dans « La Rivière », telle l'hydrogéologue Florence Habets au bord d'une retenue collinaire qui peine à afficher un niveau convenable. Les militants aussi, comme Philippe Garcia qui s'épuise à réclamer la levée des filets dérivants dans l'Adour. Mais en creux, derrière ces bonnes fées qui se penchent sur l'avenir des gaves, Dominique Marchais donne aussi à voir la tiédeur de beaucoup - du plus grand nombre ? - face aux enjeux de la préservation. Et au milieu coule un gave, mais qui s'en soucie réellement ? Le chevelu des ruisseaux a été remodelé, transformé en fossés. La petite hydroélectricité les a mis sous buse. Les assauts sont multiples et l'attachement de la population à ses rivières est sans doute moins fort. Les enfants pêchent moins qu'auparavant, le lien se distend », commente le réalisateur.

Tout n'est pas perdu, et l'inexorable peut être renversé. C'est l'une des scènes marquantes du film, l'arasement à la pelle mécanique d'un seuil artificiel qui était un obstacle infranchissable à la remontée des poissons. Dès qu'une opération de ce type est menée, « deux ans plus tard, on a des truitelles partout en amont », plaide face caméra Manon Delbeck, la technicienne rivière de l'Association pour la pêche et la protection des milieux aquatiques de la Nive. Et la jeune femme de s'interroger sur la formidable indifférence des politiques face à l'érosion de la biodiversité. Vaste et éternelle question.

En salle le 22 novembre. Durée : 1h 44.



LE CHOIX DU MÉLIÈS

« Un film de rencontres! »

Des associations, des pêcheurs, des scientifiques, des agriculteurs, des adeptes du canoë...

Leur point commun? Les gaves des Pyrénées-Atlantiques, dont ils dépendent, qu'ils étudient, qu'ils fréquentent, utilisent... Dominique Marchais les a rencontrés pour son documentaire «La rivière», présenté ce vendredi 27 octobre à 20 heures en avant-première au Méliès. Le film sera ensuite projeté à partir du mercredi 22 novembre. «C'est vraiment un film de rencontres!» souligne Xavier Le Falher, programmeur au Méliès, qui recevra vendredi le réalisateur de «La rivière», distingué par le prestigieux Prix Jean-Vigo.

Dominique Marchais, spécialiste du «documentaire de création», que le Méliès avait déjà reçu, a plongé dans la vie des gaves des Pyrénées-Atlantiques : gaves de Pau, d'Oloron,

de l'Adour et il a déroulé jusqu'à Bayonne son fil conducteur de l'écologie au fil de l'eau pour dire l'importance de la biodiversité, montrer les ravages de la pollution, les conséquences de l'irrigation à outrance, le tout sans manichéisme. «C'est très accessible pour tous les publics», observe Xavier Le Falher.

Dominique Marchais a utilisé le prisme de l'esthétique, avec des images sublimes, un son ciselé, et il a fait le pari de l'humain pour amener chacun à réfléchir sur ces trésors en danger, à travers des témoignages émouvants et des personnes engagées.

Il parle «géologie, histoire, architecture, sociologie...» et avenir: «La rivière» remonte le fil des gaves jusqu'aux glaciers en péril. Avec le fil ténu de l'espoir...

«La rivière», avant-première vendredi 27 octobre à 20 heures au Méliès, en présence du réalisateur.



Les gaves, témoins d'un monde qui change, comme ici, dans les glaciers. © COPYRIGHT

LA RIVIÈRE

DOCUMENTAIRE./Fr./1h44.

De Dominique Marchais.

► Entre Pyrénées et Atlantique coulent des rivières puissantes qu'on appelle les gaves. Les champs de maïs les assoiffent, les barrages bloquent la circulation du saumon. L'activité humaine bouleverse le cycle de l'eau et la biodiversité de la rivière. Des hommes et des femmes tendent leur regard curieux et amoureux vers ce monde fascinant fait de beauté et de désastre.

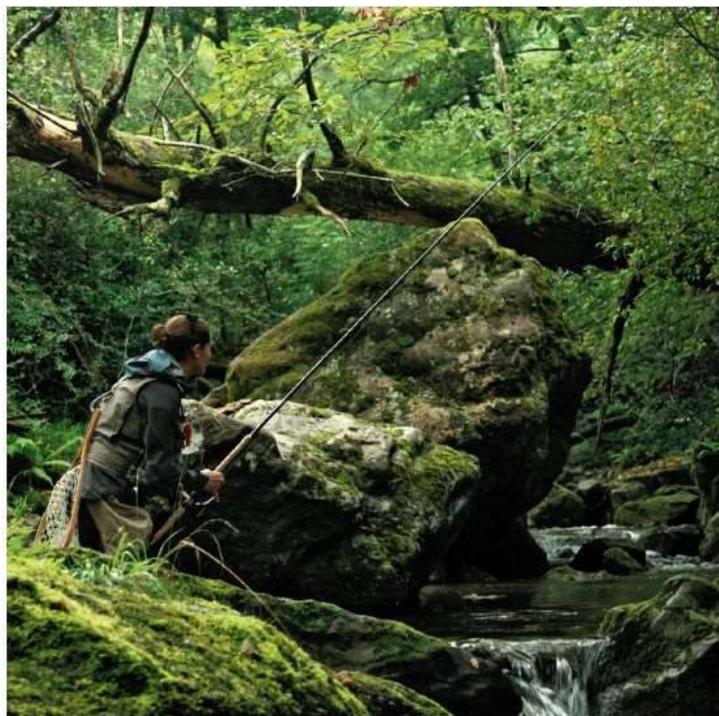


LA RIVIERE

Hebdomadaire

Télérama critique de Jérémie Couston

Le Canard enchaîné critique de Jean-François Julliard



Dominique Marchais promène sa caméra sur les rives des gaves de Pau et d'Oloron.

LA RIVIÈRE

DOMINIQUE MARCHAIS

Une enquête sensible et édifiante sur des Béarnais qui luttent, souvent seuls, pour contenir l'assèchement de leurs torrents et protéger la biodiversité.

 Dans ses films-enquêtes au long cours, il écoute la nature et les hommes avec la même attention. Car les deux sont interdépendants. Liés à la vie à la mort. Comment l'humain forme et déforme les paysages, voilà l'idée fixe du documentariste Dominique Marchais depuis *Le Temps des grâces* (2010). Pour son nouveau poème rural, *La Rivière*, il a promené sa caméra sur les rives des gaves de Pau et d'Oloron. Il est parti à la rencontre du murmure du vent et des pêcheurs à la mouche, de la truite arc-en-ciel et du maïs grand roux basque. Il a essayé de comprendre, encore, donc d'expliquer, pourquoi l'agriculture intensive détruit la biodiversité à petit feu en asséchant les rivières et les espoirs... Pas tous les espoirs, car certains résistent pour préserver notre territoire, ce bien commun.

Le réalisateur a opté pour un format 4/3, peu ou prou celui de la télévision. Les paysages pyrénéens ne sont pas moins majestueux ainsi, il s'agit

plutôt de resserrer le cadre sur ceux qui les protègent. Comme ces valeureux Sisyphe qui récoltent à la pince à épiler les microplastiques coincés dans les broussailles bordant une rivière. Laquelle n'est jamais un simple cours d'eau. Des dizaines de barrages et de stations hydroélectriques y puisent une énergie de moins en moins renouvelable. Les saumons la remontent pour s'y reproduire, chaque année plus en amont, la faute à la pollution, ces algues qui tapissent les galets d'un vert délétère. Au fil de l'eau et des rencontres, du glacier des Oulettes à Bayonne, les relations de cause à effet deviennent limpides. Bassin-versant, retenue collinaire, écrevisses à pattes blanches n'auront plus de secrets pour nous. Le film tisse des liens entre tous ces militants du Béarn qui agissent souvent seuls, souvent dans l'ombre. Réalisant la prophétie de Roberto Rossellini: « *Le cinéma sert à montrer que le monde est peuplé d'amis.* » – Jérémie Couston | Documentaire, France (1h44).

Critique de Jean-François Julliard

La Rivière

Elle coule, elle coule, la civilisation... Comme l'eau de ce gave (torrent) pyrénéen, elle charrie plastiques indestructibles, pesticides... Militantes écolos, pêcheurs, paysans, entomologistes, spécialistes du génie rural racontent, chacun

de son point de vue, l'histoire de cette rivière, artère vitale de la région.

Ce documentaire de Dominique Marchais est parfois sombre, parfois optimiste (des truites réapparaissent, des cultures s'améliorent), jamais désespéré. Comme dans ses précédents films – mais en mieux –, Marchais insiste sur ce principe salvateur : la recherche du bien commun, ça coule de source ! – **J.-F. J.**

LA RIVIERE

Mensuels

Transfuge critique de Serge Kaganski

Cahiers du cinéma critique de Alice Leroy, interview de Raphael Nieuwjaer

Trois couleurs critique de Quentin Grosset

Positif critique de Frédérique Ballion

V.O Version Originale critique de Océane Jubert

Sciences et Avenir critique de Loïc Chauveau

Revue Jeune cinéma critique de Nicole Gabriel

TRANSFUGE

Critique de Serge Kaganski

Histoire d'eau

Avec *La Rivière*, Dominique Marchais s'intéresse aux gaves pyrénéens avec un égal souci pour l'écologie et pour le cinéma.

PAR SERGE KAGANSKI

LA RIVIÈRE

de Dominique Marchais,
2023, Météore Films
sortie le 22 novembre

LA VÉNUS D'ARGENT

de Hélène Klotz, avec Claire Pommet, Sofiane Zermani,
Niels Schneider, Anna Mouglalis... Pyramide distribution

Suivant un scooter, la caméra glisse voluptueusement dans la nuit du quartier de la Défense au son de nappes techno. Toutes proportions gardées, il y a du Michael Mann dans l'élégance d'Hélène Klotz pour filmer la nuit urbaine, talent déjà repéré dans son très beau moyen-métrage *L'Age atomique* (2012). La « vénus d'argent », c'est Jeanne, la vingtaine, fille de gendarme. Femme-garçon, enfant-guerrière, amoureuse-carriériste, corps scarifié-cerveau matheux, elle désire échapper au déterminisme social en travaillant dans la bulle virile et dorée de la finance, une ambition qui mêle étrangement *l'empowerment* féministe et l'individualisme droitier. Mais au-delà des ambiguïtés politiques de ce conte de chevalerie moderne, il faut saluer sa totale réussite esthétique, tant visuellement que soniquement (splendide bo d'Ulysse Klotz, le frère). Du cinéma « ambient » (comme on dit de la musique), froid et sensuel, porté par les excellents Claire Pommet (la chanteuse Pomme), Sofiane Zermani (le rappeur Fianso), Niels Schneider, sans oublier la voix extraordinairement sexy d'Anna Mouglalis. **SERGE KAGANSKI**

Depuis 2010, Dominique Marchais construit une œuvre superbe et cohérente (*Le Temps des grâces*, *La Ligne de partage des eaux*, *Nul Homme n'est une île*) qui se préoccupe d'écologie, de politique et d'aménagement du territoire, sans simplisme ni manichéisme, en privilégiant toujours la complexité et le cinéma plutôt que le tract filmé. Avec *La Rivière*, il continue dans le même élan mais avec une légère inflexion : l'inquiétude environnementale étant désormais à son plus haut, Marchais se positionne ici résolument du côté de ceux qui tentent de vivre en harmonie avec la nature mais toujours en ayant le souci du cinéma plutôt que de l'injonction militante. Le plan-séquence muet qui ouvre ce film est à cet égard très parlant : un long, lent et voluptueux mouvement de caméra qui balaye et dévoile le bras d'une rivière et de son proche environnement (bois, brumes, ciel de peintre...). Ce type de plan contemplatif scandera le film à plusieurs reprises. Marchais se concentre ici sur les rivières des Pyrénées atlantiques, appelées les « gaves ». Il dialogue avec les gens du coin, pêcheurs du dimanche ou professionnels, hydrologues, cultivateurs, militants associatifs pour dresser un constat sans surprise : les gaves sont pollués, les barrages empêchent les saumons de remonter le courant pour se reproduire, la culture du maïs est gourmande en eau, les niveaux baissent et les nappes souterraines s'assèchent, le tout dessinant un avenir sombre pour l'écosystème hydrique, agricole et culturel de la région. Et pourtant, les barrages ont aussi une utilité, le maïs nourrit les bêtes et les hommes... *La Rivière* n'oppose pas les uns aux autres mais pose la question de pratiques alternatives possibles qui prennent mieux



en compte le long terme. Le réalisateur prend la peine de filmer et d'écouter longuement ses interlocuteurs (cela aussi, c'est du cinéma) afin d'éviter tout simplisme ou « yakafocou » et de transmettre au spectateur le maximum de données d'un problème extrêmement complexe, qui se pose aux Pyrénéens comme à toute l'humanité : comment maintenir nos modes d'existence en bonne intelligence avec la nature en n'épuisant pas les ressources limitées de la planète ? Pas plus que les rapports du GIEC, le film ne prétend fournir de solutions miracles clés en mains mais esquisse des pistes, des directions à suivre ou ne pas suivre pour préserver le cycle de l'eau. En somme, pour maintenir les gaves, il faudrait arrêter de se gaver. *La Rivière* ne sauvera pas le monde du réchauffement climatique mais nourrit le débat en cours de la meilleure des manières possibles pour un cinéaste : par l'écoute des gens et l'observation attentive et modeste du monde plutôt que par les mots d'ordre. Dominique Marchais nous montre un monde idyllique, virgilien, menacé de désastre, mais nous laisse sur une note d'optimisme avec une séquence papillons du plus bel effet.

Courants politiques

Entretien avec Dominique Marchais

D'où vient *La Rivière*?

Le projet s'appelait d'abord « Ligne claire », car la rivière était pour moi cette ligne cristalline qui permettait de rendre les enjeux de territoire intelligibles. En essayant de comprendre ce qu'est une rivière du point de vue de l'hydrogéologie, je me suis aperçu que mes représentations étaient erronées. *La Ligne de partage des eaux* (2014) m'avait rendu conscient du fait que l'échelle importante était celle du bassin versant, et non du cours d'eau. La rencontre avec Florence Habets m'a permis de saisir encore un autre niveau de complexité. Durant la préparation du film, je lui ai envoyé une série de questions pour le moins ésotériques. « Peut-on considérer que la source est au milieu de l'océan ou dans le nuage au-dessus de notre tête? L'eau de la rivière ne coule-t-elle pas dans tous les sens? » Loin de les rejeter, elle les a reformulées depuis sa discipline. Elle me disait, par exemple : « En tant qu'hydrogéologues, nous ne regardons pas la rivière en termes de source et d'exutoire, mais de colonnes allant de l'atmosphère jusqu'aux nappes les plus profondes. » J'ai alors compris que mon

imaginaire était encore façonné par les cartes scolaires. En fait, la dimension paysagère, picturale de la rivière nous empêche de comprendre les fonctionnements réels des réseaux hydrographiques. Or, on ne peut pas agir sur le monde avec des représentations faussées.

Représentations qui sont encore celles de nombre de nos représentants.

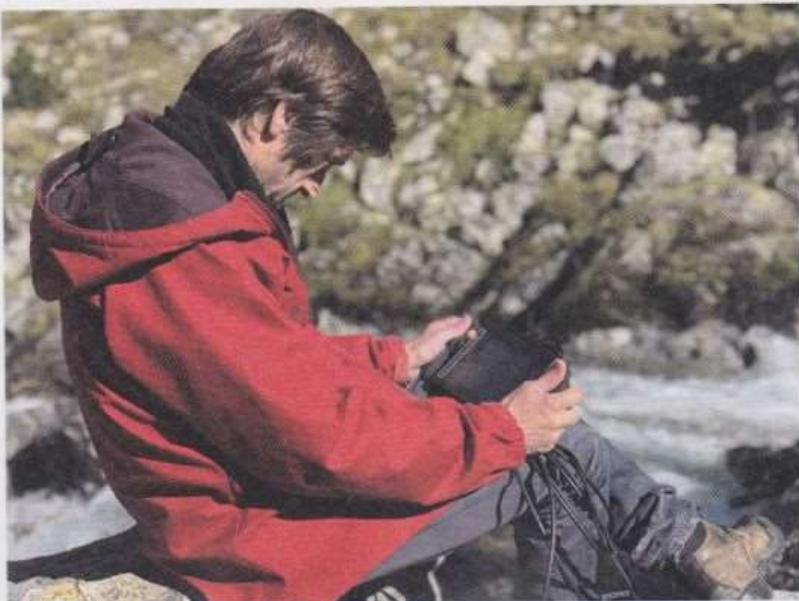
Absolument. Aujourd'hui, les lobbys, qu'il s'agisse de l'agro-industrie ou de l'hydro-électricité, continuent d'informer les politiques publiques, à travers notamment l'idée qu'il faut prélever et stocker l'eau de la rivière, sans quoi celle-ci se perd dans l'océan. Le précédent ministre de l'Agriculture, Julien Denormandie, considérait l'eau comme un gisement. Autant dire qu'on est restés au XIX^e siècle, à l'époque de la « houille blanche ». La rivière est l'élément visible d'un réseau en partie souterrain, en partie aérien, qui mobilise les sols, la végétation ou des artefacts, comme des digues, des bassines, des barages – sur lesquels on peut agir. Ce n'est qu'en comprenant cela qu'on commence à poser les bonnes questions politiques.

Quel rôle donnez-vous à la science dans cette reconfiguration du sensible?

Les discours et les protocoles scientifiques s'insèrent parmi d'autres dispositifs de perception des milieux, comme la collecte des déchets ou la pêche. L'observation, dans ce qu'elle exige aussi d'humilité et d'ouverture, me semble toujours receler une potentialité politique importante. Comme le dit Emma, l'une des personnes interviewées : « Pour protéger, il faut connaître. » Mais la grande qualité de la science est également de produire du doute. En construisant des politiques sur des faisceaux de probabilités plutôt que sur des certitudes, on se garderait la possibilité de les rectifier constamment, de façon expérimentale et pragmatique. C'est cela, une démocratie réelle basée sur l'intelligence collective.

La dureté des constats n'empêche pas l'émerveillement, en particulier à travers les nombreux plans sur l'eau.

Les contraintes de production ont réduit la durée de tournage à quinze jours. J'aurais aimé filmer davantage l'eau, même si, en un sens, nous avons déjà trop de plans. Beaucoup ne pouvaient exister que dans la durée – trois, quatre minutes. Avec le monteur, Camille Lotteau, nous avons essayé de les intégrer, mais c'était compliqué, pour des questions de rythme. Et puis il fallait trouver le moyen d'en sortir. J'étais attiré par les effets de transparence, de réflexion, d'enchevêtrement. Voit-on le fond ou la surface? Est-ce l'objectif ou l'objet qui bouge? Le point focal se perd. On devient sensible à des ondes, des courants, des flux, des turbulences. À la fin, il y a la surprise de redécouvrir la ligne d'horizon ou les arbres, qui nous font réaliser notre distance plus ou moins grande vis-à-vis de la rivière. J'aime le travail que fait alors l'œil en parcourant toutes ces strates. Pour le spectateur, c'est un espace de liberté.



Dominique Marchais sur le tournage de *La Rivière*.

Entretien réalisé par Raphaël Nieuwjaer en visioconférence, le 2 octobre.

Critique de Alice Leroy



© ZADIG FILMS

La Rivière de Dominique Marchais

En eaux vives

par Alice Leroy

Dans *La Ligne de partage des eaux* (2014), Dominique Marchais arpentait le réseau hydrographique du bassin versant de la Loire, moins pour chanter les charmes pastoraux menacés de ces paysages que pour en comprendre la formation au gré de l'occupation humaine des sols et des politiques d'aménagement du territoire. À l'image du puzzle qu'une petite main enfantine s'efforçait de recomposer dans le plan d'ouverture du film, le geste du cinéaste consistait alors à démêler l'écheveau d'usages et d'enjeux qui façonnent la présence humaine dans son environnement, cette géographie à tâtons procédant non seulement par des cadres contrariant l'iconographie champêtre attendue, mais aussi à travers les différents régimes de parole. Raconter le paysage et ses transformations aura ainsi été le fil reliant une trilogie des mondes ruraux, depuis les terres agricoles du *Temps des grâces* (2010) jusqu'aux communautés utopiques des vallées de Sicile, de Suisse et d'Autriche dans *Nul homme n'est une île* (2018).

Alors pourquoi revenir aux cours d'eau ? D'abord pour filmer d'autres paysages, ceux du Béarn, où les gaves de Pau et d'Oloron sont réputés préservés des aménagements et des pollutions qui ont ailleurs détruit la faune sauvage. Ensuite

pour renverser le rapport du visible et du discours qui déterminait l'ordre du savoir dans les films de Marchais jusqu'alors. Car les lieux ici ne se donnent plus pour immédiatement lisibles dans l'image. La parole se déploie désormais au milieu des rivières et des champs, comme pour nous rendre plus attentifs à ce que nos yeux malhabiles ne perçoivent pas. Dans la scène d'ouverture, un petit groupe de personnes nettoie la rivière des microplastiques, imperceptibles dans les plans d'ensemble, soigneusement ramassés, triés et pesés. Quelque chose dans ce geste d'une fausse banalité convoque un autre geste, documentaire celui-ci, d'un film qui n'est jamais la simple saisie des apparences mais une tentative de voir surgir ce qui échappe au visible : la métamorphose des mondes sauvages, la disparition des espèces endémiques de saumons malgré les alevins déversés dans les ruisseaux, la contamination par les engrais et pesticides, l'assèchement des gaves et des nappes souterraines.

En filmant tous ses interlocuteurs, militants et pêcheurs, glaciologues et hydrogéologues, éleveurs et naturalistes, dans les espaces où ils vivent et travaillent, Marchais sait combien leur récit est d'abord une manière de parcourir un territoire aussi bien physique que

mnésique. C'est en traversant le gave en bottes que l'ancien garde-pêche prend la mesure de l'aménagement du cours d'eau depuis son enfance. C'est à la surface nacrée des otolithes, nichées dans l'oreille interne des saumons, que les biologistes déchiffrent les paysages de leur migration. Voir et savoir procèdent ici d'un inventaire de gestes et de techniques pour apprendre à lire ce « décor naturel », depuis la main aguerrie guidant le fil de pêche invisible jusqu'aux spectromètres et images satellites. La caméra participe de cette approche sensualiste, sans jamais céder pour autant à la tentation animiste de la technique. Marchais ne fait pas dans la biographie d'un ruisseau, encore moins dans l'écotragédie pompière façon Artavazd Pelechian. Son film ne longe pas la ligne claire qui irait de l'amont vers l'aval en suivant le cheminement de l'eau, mais se déploie plutôt dans une connaissance intime des surfaces et des creux, fondée sur l'habitude et la pratique.

Cette qualité d'attention accorde aussi à chacun des protagonistes une même écoute. Il n'y a pas de parole plus autorisée qu'une autre, non qu'il faille mettre les discours scientifiques ou vernaculaires, techniques ou militants, au même niveau, mais il s'agit d'entendre la singularité de chacun. Les voix qu'on n'écoute plus sont celles de l'administration publique, peut-être parce que leur bavardage inutile a perdu toute crédibilité. La sortie de *La Rivière* coïncide avec le procès de neuf militants jugés pour avoir participé à une manifestation interdite contre un projet de « méga-bassines » à Sainte-Soline. À sa façon, le film constitue une réponse à la rhétorique gouvernementale d'« écoterrorisme » qui a constitué la seule qualification publique de cette mobilisation. Par sa manière tranquille de faire entendre la colère et la désillusion sans jamais céder au catastrophisme, et sa troublante attention aux signes d'un désastre ici presque invisible, *La Rivière* est autrement convaincant. ■

LA RIVIÈRE

France, 2022

Réalisation Dominique Marchais

Image Martin Roux

Son Mikael Kandelman, Guillaume Valleix

Montage Camille Lotteau

Production Zadig Films

Distribution Météore Films

Durée 1h44

Sortie 22 novembre

TROISCOULEURS

Critique de Quentin Grosset

LA RIVIÈRE

SORTIE LE 22 NOVEMBRE

Dans ce documentaire aussi politique que poétique (prix Jean-Vigo 2023), le cinéaste Dominique Marchais (*La Ligne de partage des eaux*, 2014) poursuit sa patiente recherche consacrée à l'impact de l'humain sur le paysage, en s'intéressant à la biodiversité des gaves pyrénéens.

La méthode de cinéma de Dominique Marchais a quelque chose de fluide et de serpentant, comme les rivières qu'il filme entre les Pyrénées et l'Atlantique. Toutes les personnes qu'il laisse parler — sans lui-même intervenir —, engagées dans la préservation

de la biodiversité des gaves, sont filmées dans la même interdépendance. Chacun agit pour soi, pour l'autre, pour le bien commun, par exemple contre les barrages empêchant la circulation et la reproduction des saumons, contre l'hydroélectricité (une énergie pourtant souvent présentée comme verte) qui participe au réchauffement climatique. Cet assèchement progressif, cette menace contre la richesse de la faune et de la flore, le cinéaste la documente avec des plans longs, attentifs, alertes. Ils ont la faculté de nous réancrer dans le paysage, de ne pas en faire un simple décor ou un beau panorama, mais plutôt de situer l'humain dans sa relation à l'écosystème. En sachant nous rendre sensibles à ce qu'on est en train de perdre, mais aussi à ces interactions, à cette réciprocité avec notre environnement, c'est tout notre rapport au vivant que Dominique Marchais interroge.



La Rivière de Dominique Marchais, Météore Films (1h44), sortie le 22 novembre



QUENTIN GROSSET

La Rivière

Documentaire français,
de Dominique Marchais.



« Filmer les gaves, c'est filmer notre monde dans son intrication de beauté et de désastre. », déclare Dominique Marchais. C'est précisément le tour de force que le réalisateur accomplit dans son dernier et remarquable documentaire. Sa caméra nous emmène dans une immersion vivifiante et contemplative au cœur des paysages et des rivières des Pyrénées. Le documentariste prolonge ainsi la réflexion sur le paysage et les liens qui unissent l'homme à son environnement, initié depuis son premier long métrage, *Le Temps des grâces*, en 2010. Au cœur de sa démarche, le cinéaste scrute l'impact de l'homme et du réchauffement climatique sur la biodiversité et les écosystèmes, ici celui de la rivière et le cycle de l'eau bouleversés par l'activité humaine (agriculture, barrages, rétention de l'eau, lobbys, enjeux économiques...). La beauté des paysages s'entrelace à la parole des acteurs locaux, d'associations, de scientifiques, d'agriculteurs, de pêcheurs, d'étudiants ou de simples bénévoles, tous profondément épris de cette nature, qui œuvrent quotidiennement à sa préservation et à sa protection.

Loin de tout didactisme, sa caméra arpente cours d'eau, affluents et cascades,

et saisit la fragilité de cette rivière suspendue entre passé fastueux et avenir préoccupant dans une veine presque intimiste. De la destruction des habitats à la disparition des écrevisses aux pattes blanches en passant par la raréfaction des saumons de l'Adour incapables de remonter les cours d'eau pour venir s'y reproduire ou par la prolifération de microalgues vertes liée aux transformations de l'agriculture, il s'attache à exposer les enjeux environnementaux dans leur globalité à l'échelle du territoire. Il réussit à penser la complexité du sujet tout en soulignant le manque de moyens, les aberrations écologiques et la distance avec les politiques qui ne cesse de détricoter le droit environnemental.

Frédérique Ballion

L'ÉLÈVE, COMME LA RIVIÈRE, AIMERAIT SUIVRE SON COURS TOUT EN RESTANT DANS SON LIT



La Rivière de Dominique Marchais

V.O. MAGAZINE

Directrice de la publication
Océane Jubert
Rédacteur-ices
Alain Souché
Alex Masson
Océane Jubert
Roxane Hillairet
Utopia
Cheffe de projet
Océane Jubert
Graphisme
Justine Duhé
Simon Lahure
Imprimeur
STIPA

44, rue Montcalm
75018 Paris



Dominique Marchais semble être au cinéma ce que Baptiste Morizot est à l'écriture. L'un suit le cours des rivières, l'autre les empreintes de loups. Par une pratique de terrain, notamment de pistage, ils visent à montrer comment le monde vivant s'avère résilient, aussi fort et fragile que nous. Tout cela, notre fable humaine nous l'a fait oublier. Nous sommes la seule espèce à avoir fait sécession. La seule à avoir pu déclarer que les dix millions d'autres espèces de la Terre, nos parentes, sont de la « nature ». À savoir : non pas des êtres mais des choses, non pas des acteurs mais le décor, des ressources à portée de main. Nous sommes devenus aveugles au point de dire : « Que c'est bien la campagne, quel silence ressourçant ! » ...sans percevoir le tumulte des oiseaux qui chantent, du vent qui bruisse, des abeilles qui dansent une carte géographique pour orienter leurs pairs. Nous avons fictionnalisé une absence au monde, sans conscientiser la violence de cette fiction. La même fiction qui nous empêche de vivre d'amour et d'eau fraîche. C'est donc une grande bataille culturelle que nous devons mener pour restituer au vivant toute son importance – pour notre bonheur mais aussi : pour notre survie ! *La Rivière* de Dominique Marchais œuvre à cela, en nous apprenant à faire connaissance avec des gaves, ces puissantes rivières qui coulent entre Pyrénées et Atlantique. Et vous découvrirez comme nous, les amis, combien ils sont passionnants et pleins d'enjeux ! Au point que laisser nos rivières françaises mourir dans l'indifférence généralisée vous apparaîtra comme un acte de déni choquant. Bref : ne restez pas dans votre lit et courez plonger dans la rivière la plus proche ! Tel le saumon, pour avancer : il faut savoir se mouiller pour se rafraîchir les idées... youpi !

TELE / CINEMA

"La Rivière", un film qui alerte sur la fragilité des gaves pyrénéens

🕒 2 min • Loïc Chauveau

Le documentaire "La rivière" décrit toutes les atteintes environnementales aux gaves pyrénéens. Malgré les alertes des scientifiques, ces rivières sont asséchées par l'agriculture.

En salle le 22 novembre 2023, le documentaire La Rivière trace un portrait subjectif des gaves pyrénéens. Où l'on s'aperçoit que les milieux d'eau douce ont des fonctionnements complexes à enjeux multiples où la science est rarement écoutée.

Les gaves du Béarn et de la Soule sont des torrents qui dévalent des pentes des Pyrénées pour se jeter en bout de course dans l'Atlantique. Ces cours d'eau paraissent sans histoire. Ils traversent des paysages connus, presque banals.

Des milieux méconnus

Pourtant, rien, ici, n'est ordinaire, nous apprend le documentaire de Dominique Marchais La Rivière qui sort dans les salles de cinéma le 22 novembre 2023. Et surtout, ces milieux sont méconnus. Ce sont des "objets" de science où il reste beaucoup à découvrir. Or, on les déséquilibre et on les surexploite sans en connaître les conséquences.

Hydrogéologues, écologues, naturalistes, ichtyologues fréquentent ces rives assidument pour en comprendre le fonctionnement et en détailler les perturbations. Cette étape du cycle de l'eau est en effet la seule où l'Homme peut marquer fortement son empreinte, l'évaporation au-dessus des océans et les pluies restant hors de portée de son influence. Asséchés par la culture du maïs, pollués par les plastiques, les pesticides et les nitrates, calibrés et rectifiés sur une partie de leurs parcours, les gaves voient leurs fonctionnements naturels fortement affectés. C'est ce que montre Patrick Nuques, enfant du pays et l'un des directeurs du Parc national des Pyrénées.



Critique de Loïc Chauveau 2/2

Le maïs est accusé. Mais plus généralement, c'est l'indifférence qui est dénoncée. La rivière n'est pas considérée par les Hommes comme une entité propre, un "organisme" qui a son fonctionnement propre, ses équilibres, ses relations étroites avec les territoires qu'elle traverse.

Les alertes scientifiques de moins en moins écoutées

Des glaciers pyrénéens où les gaves prennent leurs sources à l'Adour où ils se jettent, cet écosystème unique est en danger. C'est pourquoi les scientifiques arpentent ses rives pour détailler les espèces végétales et animales qui vivent ici, comprendre les chemins de l'eau qui sont loin d'être totalement connus puisqu'une grande partie se passe dans le sous-sol, hors de portée des instruments de mesure, retracer la vie des habitants des eaux douces. On découvre ainsi ce qu'est un otolithe, petite concrétion de l'oreille interne des saumons dont l'analyse chimique raconte le voyage vers l'océan, la durée du séjour en eau salée, le retour pour la reproduction. Le travail d'inventaire des papillons de nuit du naturaliste Pierre-Yves Gourvil, du conservatoire d'espaces naturels de Nouvelle-Aquitaine, produit de très belles images et met en valeur l'immense richesse biologique qu'une exploitation irraisonnée de l'eau met en péril.

Chercheuse au CNRS et professeure à l'école normale supérieure, Florence Habets dénonce cet accaparement d'une ressource au détriment des équilibres écologiques. Ce sont ses élèves qui concluent le documentaire. Ces étudiants visitent le glacier des Oulettes qui alimente les Gaves. Sa disparition inéluctable du fait du changement climatique est programmée pour le cours de ce siècle. Son assèchement aura des répercussions graves sur la disponibilité en eau et donc sur les activités économiques qui l'exploitent depuis des décennies sans se soucier de sa pérennité. Ces jeunes gens délivrent leur accablement, leur angoisse teintée d'un fort sentiment d'impuissance.

De son film, Dominique Marchais dit : "Je filme la beauté dans son statut minoritaire, son "être minoritaire". Les personnes que je filme sont également minoritaires. Elles sont maltraitées, conspuées. Le président de la République les moque en les traitant d'amish, le ministre de l'Intérieur d'écoterroristes". La Rivière fait ce douloureux constat que de nombreux climatologues ont déjà éprouvé avec le changement climatique : les résultats scientifiques les plus solides ne pèsent pas bien lourd face aux réalités économiques.

Critique de Nicole Gabriel



home > Films > Rivière (la) (2022)

Rivière (la) (2022) de Dominique Marchais

publié le mercredi 22 novembre 2023

par Nicole Gabriel
Jeune Cinéma en ligne directe

Sélection du Festival du film de La Rochelle 2023
Prix Jean-Vigo 2023

Sortie le mercredi 22 novembre 2023

Après trois longs métrages du genre documentaire - *Le Temps des grâces* (2010), *La Ligne de partage des eaux* (2014), *Nul homme n'est une île* (2018), **Dominique Marchais** poursuit son parcours de marin d'eau douce avec *La Rivière* (2023), qui vient tout juste d'être couronné par le prix Jean-Vigo.

Il a filmé dans le Béarn le gave d'Oloron, autrement dit un torrent pyrénéen - mot gascon, de même origine que le toponyme Gavarni. Ce cours d'eau qui dévale vers l'Atlantique de Saint-Pierre d'Oloron à Sauveterre, cinquante kilomètres plus loin, est parcouru de poissons migrateurs. Dans ce mytique Oloron, saumons, truites, aloses et lamproies abondent. C'est ce qui en fait le rendez-vous des pêcheurs.

Dominique Marchais a filmé plusieurs ravines qui n'en font qu'une, ce en quoi le documentaire n'est pas réaliste mais abstrait. Le propos ici est écologique, donc aussi politique. "Pour moi, la caméra est un outil pour voir, pour concentrer l'attention. Le choix du format, cadré 1,37 est dans cet esprit : resserrer le cadre. La rivière est un film attentif à l'attention" (1). Le fait est que le public du Club de l'Étoile où était projeté *La Rivière* était profondément recueilli. Au-delà de son caractère informatif, le film est une méditation sur la disparition du paysage.

Sa structure est à base d'entretiens avec sept personnes (des deux sexes) qui officient dans la région, à divers titres, certains des scientifiques chevronnés, d'autres des responsables d'associations locales. Tous s'expriment sans emphase et mettent en garde contre les dangers de la surpêche, de l'irrigation des champs de maïs qui ont pour effet d'assécher les rivières, de la pollution en général et celle des micro-plastiques en particulier (cf. la séquence d'ouverture).

Pas vraiment de doux rêveurs. Ces écologues ont des gestes de soignants ou de mages : l'un d'entre eux nous montre en gros plan dans l'otolithes d'un saumon découpé en lamelles les paysages marins qui s'y trouvent inscrits. Ce plan de film scientifique permet de reconstituer le périple du salmonidé, du sud-ouest français jusqu'au Groenland.

Dans *La Rivière*, on se sent très loin de la capitale, de la bureaucratie, de la vie administrée, de la vie par procuration. Les jeunes membres d'associations, aidés par des scientifiques, s'efforcent de préserver leur région. Le cinéaste est du côté de ces amoureux et défenseurs de la nature. Le film est un ciné-poème sans voix-off. Le choix délibéré de l'auteur est la lenteur. Dans la dernière séquence, comme dans un tableau japonais, le paysage se fait jardin.

Nicole Gabriel
Jeune Cinéma en ligne directe

1. Entretien avec **Dominique Marchais**. Propos recueillis par **Stratis Vouyoucas**.

LA RIVIERE

Radios

France culture *Les matins de France Culture* Interview de Guillaume Erner

RFI *C'est dans ta nature* Interview de Florent Guignard

Radio Soleil Interview de Naouel Amraoui

Les matins de France Culture Interview de Guillaume Erner [Lien](#)

Entre sécheresse et inondations : ce que l'homme fait au cycle de l'eau

Vendredi 17 novembre 2023

▶ ÉCOUTER (12 MIN)

📌 🔄



La Rivière, documentaire de Dominique Marchais, sort en salle mercredi 22 novembre 2023.



Provenant du podcast
France Culture va plus loin (l'Invité(e) des Matins)

CONTACTER L'ÉMISSION



"La Rivière", documentaire de Dominique Marchais en salles le 22 novembre, nous emmène au bord des cours d'eau pyrénéens : en mettant en lumière les enjeux écologiques que représentent les "gaves" ainsi que le rôle des acteurs locaux, il interroge également les politiques de gestion de l'eau.

Avec

- Dominique Marchais Réalisateur

Filmer l'eau

A l'heure où des inondations font rage dans plusieurs régions de France, serait-il temps de s'intéresser à l'eau et aux multiples enjeux qu'elle représente ? Pour **Dominique Marchais**, réalisateur du documentaire *La Rivière*, filmer l'eau participe à la mise en avant de ce sujet : *"dans mon cas, je filmais une perte. Je filme quelque chose qui est de moins en moins là, à savoir le vivant, la biodiversité. J'étais confronté, dans le Béarn et dans les Pyrénées, à des constats d'éleveurs ou de pêcheurs sur l'effondrement de la biodiversité des rivières et des conséquences terribles que cela pourrait avoir. Par exemple, les gaves pyrénéens (qui sont les cours d'eau de la région) accueillent de moins en moins de saumons qui d'ordinaire viennent s'y reproduire"*. Il appelle dès lors à des mesures politiques davantage prononcées pour réaménager le lit de certaines rivières ou pour protéger l'environnement des estuaires, comme celui de l'Adour à Bayonne.

Un enjeu climatique

Les images extraordinaires du glacier des Oulettes dans les hautes-Pyrénées interrogent également sur l'état des cours d'eau en aval : *"ce glacier fond et dans quinze ans, il n'y aura plus rien. La disparition du manteau neigeux et des glaciers a des incidences sur les débits des rivières. Grâce à la fonte des neiges au printemps, les gaves étaient normalement alimentées. Il n'y a aujourd'hui plus l'apport d'eau nécessaire"*, explique **Dominique Marchais**.

Repenser la question des rivières

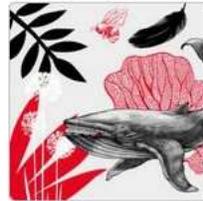
Le documentaire montre enfin toutes les conséquences que ce lieu a sur nos existences : *"il faut penser le sujet en termes d'usage des sols et d'aménagement de l'espace. Il faut restaurer et repenser les zones humides. Il faut réfléchir à l'échelle du bassin versant dans sa globalité : l'enjeu est de ralentir l'eau. Il faut mener ce genre d'action pour protéger la biodiversité"*, ajoute **Dominique Marchais**. Le choix du format (presque) carré aide par ailleurs selon lui à concentrer l'attention du spectateur sur cet objet, teinté de mystères et pourtant décisif dans certains écosystèmes.



C'est dans ta nature Interview de Florent Guignard

[Lien](#)

1/2



C'EST DANS TA NATURE

«La Rivière», portrait filmé d'un écosystème menacé

Publié le : 19/11/2023 - 00:02

Écouter - 04:14

Partager

Ajouter à la file d'attente

Le documentaire *La Rivière* de Dominique Marchais, qui sort mercredi prochain dans les cinémas français, raconte au fil de l'eau le déclin de la biodiversité.



«La Rivière» coule entre les Pyrénées et l'Atlantique. © Météore Films

« On est en train de détruire ce qui nous reste de biodiversité, ce qui nous reste de beauté... » C'est le constat amer que dresse dans son dernier film le réalisateur français Dominique Marchais. Entre les Pyrénées françaises et l'océan Atlantique, *La Rivière* (ou la gave, comme on appelle les cours d'eau au Pays basque) est le portrait d'un écosystème porté par l'eau. Ce documentaire sensuel prend le temps de s'installer dans les paysages, rivières, ruisseaux, zones humides et ce qu'il en reste aux côtés des femmes et des hommes qui y vivent. Visible dans les cinémas français à partir du mercredi 22 novembre, il vient de recevoir le prestigieux Prix Jean-Vigo, habituellement décerné à des fictions.



« Il y a le réseau de surface, et puis il y a un réseau souterrain, les nappes phréatiques, les résurgences, décrit Dominique Marchais. C'est très fascinant, en fait, cette alternance de visible et d'invisible. L'eau, ce n'est pas du stock, c'est un flux, et c'est un flux qui est généré par une machine qui s'appelle le climat. Et en fait, les hommes ne contrôlent pas le climat ! » Ils se contentent de le perturber, avec leurs émissions de CO2, comme ils perturbent le cours de l'eau, les paysages... Il y a les pollutions, visibles et invisibles – le film s'ouvre sur des bénévoles qui nettoient des berges encombrées de plastique, de métal ou de polystyrène.

Barrages mortels

Il y a aussi l'agriculture : en période d'irrigation du maïs, le niveau de la rivière peut baisser de 10 centimètres en une journée. « Le maïs qui demande tant d'eau en plein été, de l'eau du gave et des nappes phréatiques qui devraient rester à la rivière, c'est une partie de notre gave local qui s'en va à l'autre bout du monde », constate l'un des protagonistes en face des silos à grain du port de Bayonne, dans l'embouchure de l'Adour.

Et puis il y a les barrages, ces constructions humaines qui font du mal aux animaux. « Il y en a plein, plein plein plein », rappelle Dominique Marchais. Les gens ne les voient pas, ne les connaissent pas... Ce sont les pêcheurs, les gens qui connaissent vraiment bien la rivière, qui ont conscience que ce petit barrage d'un mètre ou de deux mètres empêche l'accès à des kilomètres de rivière dans lesquels les poissons pourraient trouver de la nourriture et des bonnes conditions pour se reproduire. »



C'est dans ta nature Interview de Florent Guignard

[Lien](#)

2/2

Le secret des derniers saumons

Mais dans *La Rivière*, il y a aussi des raisons d'espérer, grâce aux femmes et aux hommes qui tentent de la réparer. « Il y a des moments où je me dis : c'est foutu, ça ne sert à rien, témoigne une jeune femme, l'eau de la rivière à mi-cuisses. Et puis après, sur des petits coups, par exemple après avoir nettoyé les embâcles (des amas de branches qui peuvent boucher un cours d'eau), on voit les truites venir se reproduire, alors que précédemment, elles ne pouvaient pas accéder au ruisseau, ça nous donne des petits coups de boost, et finalement ça sert quand même, à notre échelle, ce qu'on fait. »

On essaie aussi de sauver les derniers saumons, qu'on ne pêche plus, parce qu'il n'y en a presque plus. Ce poisson mythique, qui faisait la fierté de la vallée, vient se reproduire sur le lieu de sa naissance. La science a percé les secrets de sa migration grâce à son otolithe, « une toute petite concrétion calcaire qui se trouve dans l'oreille interne du saumon. L'otolithe croît d'une couche par jour, donc on peut l'analyser couche par couche, et à partir des traces chimiques qu'on trouve dans cet otolithe, on arrive à connaître l'endroit, la rivière, où le poisson est né, où il était ensuite... »

C'est un monde menacé que raconte *La Rivière*. Qui coule lentement. La biodiversité en eau douce décline deux fois vite qu'en mer ou sur terre.

« Les poissons sont-ils plus malins que les humains ? »

Vous l'avez sans doute remarqué, et même pratiqué : devant un goulot d'étranglement, une porte de sortie étroite, en situation de stress, les humains, comme les troupeaux de moutons, ont tendance à pousser, se bousculer, ce qui provoque des bouchons. En revanche, comme l'ont montré des chercheurs français de l'université de Grenoble, qui travaillent sur la gestion des foules, on est beaucoup plus discipliné chez des poissons, les néons : on attend son tour. Le passage est fluide, plus rapide, parce que les poissons ne se touchent pas, respectent la distanciation sociale, comme s'ils étaient dans une bulle sociale : une forme d'intelligence collective dont l'humanité semble parfois dépourvue.



Interview de Naouel Amraoui



LA RIVIERE

Internet

Mediapart Interview de Lucie Delaporte et sujet
Les Inrockuptibles critique de Jean-Baptiste Morain
20 Minutes Interview de Mickaël Bosredon
L'OBS critique de Xavier Leherpeur
French Mania critique de Xavier Leherpeur
La Croix
Critikat critique de Valentine Guégan
Pour le cinéma Interview de Alain Chene



Interview de Lucie Delaporte

[Lien](#)

1/3

CULTURE ET IDÉES ENTRETIEN

Dominique Marchais : « Je revendique une recherche d'alliance qui ne passe pas par l'État »

Le réalisateur de « La Rivière », qui sort en salles le 22 novembre et vient d'obtenir le prix Jean-Vigo, a construit son œuvre autour de la notion de paysage. Un paysage éminemment politique. Entretien.

Lucie Delaporte
21 novembre 2023 à 10h53

Dominique Marchais filme depuis plus de dix ans le paysage : les terres agricoles grignotées par l'urbanisation, les jardins potagers et les fleuves, les autoroutes et les centres logistiques qui organisent de nouveaux flux de circulation...

Le Temps des grâces (2010), *La Ligne de partage des eaux* (2014), *Nul homme n'est une île* (2017), les films de cet ancien critique de cinéma documentent les conflits d'usage autour des espaces et des « ressources naturelles ».

Élus locaux, agriculteurs et agricultrices, urbanistes, devant sa caméra expriment les luttes que constitue le projet d'habiter un territoire.

Défenseur d'une écologie de l'attention, Dominique Marchais tente de capter, explique-t-il, « notre monde dans son intrication de beauté et de désastre ».

Son nouveau film, *La Rivière*, qui sort en salles le 22 novembre, vient d'obtenir le prix Jean-Vigo. Il y suit le cours des gaves, ces rivières du Béarn encore très riches de biodiversité, mais aujourd'hui menacées par l'usage intensif de l'eau. Entretien.



Image du film « La Rivière » de Dominique Marchais.

Mediapart : Pourquoi avoir choisi de tourner « La Rivière » dans le gave d'Oloron ?

Dominique Marchais : Le Sud-Ouest est la région de France où le changement climatique va entraîner les plus grandes transformations, notamment sur la ressource en eau qui va devenir très rare d'ici vingt ans, alors qu'on s'était habitué à en avoir beaucoup.

Le gave concentre beaucoup de questions : celle de l'utilisation du maïs et donc de nos choix de modèles agricoles. Ce sont aussi des rivières de montagne avec un débit puissant où les barrages hydroélectriques se multiplient. Le discours local est qu'ils veulent produire leur propre énergie pour ne pas être dépendants de Paris mais, ce faisant, ils ne voient pas qu'ils détruisent leur patrimoine de biodiversité.

Avec les populations de saumons, de lamproies, d'aloses, les gaves sont aussi des rivières exemplaires pour parler des corridors écologiques, des trames bleues, etc. Elles sont aussi parmi les plus belles rivières de pêche avec des fédérations de pêche très actives qui poussent à l'arasement des barrages pour aider les truites et les saumons à reconquérir des linéaires de rivière qui ne sont plus accessibles à cause des barrages.

Par rapport à mes précédents films, je voulais rester dans un périmètre plus restreint, avec l'idée de concentrer le regard, de concentrer l'attention. Y compris vers ce qu'on ne voit pas.



Interview de Lucie Delaporte [Lien](#)

2/3

« La plasticité du vivant en général est réconfortante mais elle est aussi extrêmement exigeante. »

Dominique Marchais

Contrairement à vos précédents films qui mettaient en scène des points de vue contradictoires, une conflictualité, autour des modèles agricoles, sur l'urbanisation, ici tous vos personnages sonnent l'alerte sur l'usage intensif de l'eau. Pourquoi ce choix ? Est-ce une radicalisation de votre part devant l'urgence de la situation ?

Je préfère ne pas utiliser le terme de radicalisation, de radical, qui est tellement utilisé qu'on ne sait plus à quoi il sert. Mais oui, je crois qu'on n'a plus le temps de discuter avec des gens qui font semblant, des gens qui trichent. Pour ce film, j'ai fait beaucoup de repérages, rencontré quantité de gens, et j'ai finalement décidé de ne pas inclure dans le film les représentants de l'État car je ne crois plus en l'arbitrage de l'État. Je ne le vois plus comme porteur de l'intérêt général mais comme défenseur de certains intérêts privés. J'imagine certains me dire : quelle découverte ! Mais moi, il m'a fallu des années pour m'en convaincre ! Au moment du *Temps des grâces*, je pensais encore qu'on pouvait se mettre autour de la table pour construire des politiques qui pourraient concilier enjeux écologiques, économiques, agronomiques, sociaux, paysagers.

Ceux que je filme, des pêcheurs, des hydrologues, des naturalistes, ont une connaissance profonde de la rivière, ils ont une vraie énergie pour la défendre mais le rapport de force leur est très défavorable. Le film rend visible ce rapport de force tout en laissant hors champ le discours des pouvoirs publics comme celui des grands acteurs économiques. À vrai dire, on ne les entend que trop et c'est une parole plus minoritaire que le film sert.

La grande question pour moi est : avec qui fait-on alliance ? C'est une question compliquée car je cherche aussi un certain pragmatisme. Mais ce qui est sûr, c'est que je revendique une recherche d'autonomie et d'alliance qui ne passe pas par une adresse à l'État. C'est une redéfinition du « nous ».



Le réalisateur Dominique Marchais © Ph. Brumann

Dans votre film, les scientifiques donnent à voir ce qu'on ne voit pas de la rivière et ce qu'on détruit d'ailleurs d'autant plus facilement que c'est justement invisible.

Les scientifiques que j'ai rencontrés m'ont aidé à m'émanciper d'une vision « amont-aval » de la rivière. Florence Habets m'a expliqué que ce que les hydrogéologues étudient, c'est « la colonne » – soit toutes les forces qui s'exercent dans l'empilement des nappes, dans le rapport entre les nappes et les rivières, entre les rivières et l'atmosphère, les rivières et les zones humides, etc. Il y a des forces dans tous les sens.

Si l'on considère la question de l'eau avec le prisme amont-aval, il n'y a aucune raison de ne pas se dire que si l'on ne stocke pas cette eau, elle sera perdue, car elle part à la mer.

En réalité, le fonctionnement du réseau hydrographique est beaucoup plus complexe que quelque chose qui va du haut vers le bas.

Les scientifiques nous donnent à voir la rivière comme la partie d'un tout. Elles sont portées par des nappes. La rivière est un moment du cycle de l'eau. Quand je fais le panoramique sur la campagne, ce que je filme, c'est encore la rivière mais dans son état gazeux. À Bordeaux où je vis, on voit la Garonne flotter au-dessus d'elle-même le matin.



Interview de Lucie Delaporte

[Lien](#)

3/3

VELOCES

Les scientifiques nous donnent à voir la rivière comme la partie d'un tout. Elles sont portées par des nappes. La rivière est un moment du cycle de l'eau. Quand je fais le panoramique sur la campagne, ce que je filme, c'est encore la rivière mais dans son état gazeux. À Bordeaux où je vis, on voit la Garonne flotter au-dessus d'elle-même le matin.

Ces scientifiques ont aussi une manière de parler de la rivière très sensible, presque poétique, comme dans la scène où par l'imagerie construite à partir d'une petite pierre dans l'oreille interne d'un saumon, une carte apparaît retraçant son trajet jour après jour depuis sa naissance.

Au-delà de l'image inattendue qu'il produit, ce biologiste fait rebondir une question qui est celle de la réversibilité ou de l'irréversibilité des dynamiques environnementales.

En analysant ces otolithes, il s'aperçoit que cette théorie du « *homing* », le retour du saumon sur sa fratrie de naissance, n'est pas si vraie que cela dans le détail car il y a une grande adaptabilité du poisson. Si les conditions sont défavorables, alors il choisit un autre affluent pour se reproduire, et s'il ne trouve pas, il ne se reproduit pas.

→ À LIRE AUSSI



« La Ligne de partage des eaux »,
ceux que l'eau divise et réunit

11 novembre 2023

[Lire + tard](#)

Ce moment-là dessine bien la situation dans laquelle on est pris collectivement, c'est-à-dire la marge d'action qu'on a encore. On peut encore reconquérir des cours d'eau. On peut encore réparer, mais alors il faut des politiques qui permettent au vivant, aux plantes, aux rivières, aux animaux de retrouver un équilibre.

La plasticité du vivant en général est réconfortante mais elle est aussi extrêmement exigeante. Si l'on s'y met, on peut limiter la casse, même si ce qui est perdu est perdu.

Comment avez-vous vécu la mobilisation et la répression de Saint-Soline, autour des mégabassines et

plus généralement de l'utilisation de l'eau ?

J'ai vécu cela pendant des semaines avec un sentiment d'écœurement, de colère, d'incompréhension. Ces images de gendarmes sur des quads étaient révoltantes.

Cela réactive la mort de Rémi Fraisse à Sivens, les opérations de police à Notre-Dame-des-Landes... Et cela commence à faire une véritable histoire contemporaine, notre histoire. Moi, je fais des films, j'ai du mal à me retrouver dans des groupes, mais je suis solidaire et je partage la colère de ces manifestants.

Les coups, la menace de dissolution, le vocabulaire utilisé, « écoterrorisme », pour parler au fond des amoureux et des défenseurs de la nature, m'ont beaucoup choqué.

Lucie Delaporte



[Lien](#)

CULTURE ET IDÉES DOCUMENTAIRE

« La Ligne de partage des eaux », ceux que l'eau divise et réunit

Suivant le bassin versant de la Loire, « La ligne de partage des eaux » explore les conflits d'usage de la ressource hydrique. Choix économiques, urbanistiques, modèles agricoles : l'eau est au cœur d'intérêts divergents. En partenariat avec la plateforme Tënk.



Mediapart et Tënk

11 novembre 2023 à 12h18



Lire + tard Offrir l'article

A+ A-

La *Ligne de partage des eaux* qu'explore le réalisateur Dominique Marchais trace son sillon à travers le bassin versant de la Loire. De la source jusqu'à l'estuaire, le documentaire met au jour les conflits actuels autour de la ressource hydrique.

Alors que son film *La Rivière*, qui sortira en salles le 22 novembre prochain, vient de recevoir le prix Jean Vigo, Mediapart vous propose de voir ou revoir ce film réalisé en 2014, qui propose un cheminement de l'amont à l'aval et qui conduit à s'intéresser à la disparition des moules perlières du plateau des Millevaches, aux choix urbanistiques dévorateurs de terres agricoles comme aux barrages qui entravent la circulation des espèces.

Dominique Marchais filme avec la même attention le scintillement des rivières encore vives, les norias de camions sortant des plateformes logistiques, les sous-bois touffus comme les zones pavillonnaires sans âme.

Il donne la parole à tous ceux contraints de se partager l'eau : agriculteurs, élus, riverains, protecteurs de l'environnement, sans masquer ce qui divise ces usagers auxquels il prête la même oreille attentive.

Critique de Jean-Baptiste Morain

[Lien](#)
1/2

Cinéma

“La Rivière” de Dominique Marchais : un très beau film sur les enjeux écologiques actuels

par Jean-Baptiste Morain
Publié le 21 novembre 2023 à 13h36
Mis à jour le 02 novembre 2023 à 17h28



Le Prix Jean-Vigo 2023 est un film sublime. Ou comment en partant de la vie d'un saumon, un cinéaste intelligent et sensible remonte aux sources des enjeux écologiques de notre temps.

Jean Cocteau disait : “*Le cinéma filme la mort au travail*” (la phrase est célèbre). Le fait est que jamais peut-être un film documentaire n’aura inspiré ce sentiment à un spectateur.

Dominique Marchais, depuis vingt ans, filme la nature et surtout les paysages ruraux et leur organisation (*Le Temps des grâces*, *La Ligne de partage des eaux*, *Nul homme n’est une île*).

Avec *La Rivière*, le documentariste s’attache aux gaves, ces rivières qui descendent des Pyrénées pour se jeter dans l’Adour, puis l’océan Atlantique, entre Tournas et Anglet, entre les Landes et le Pays basque, tout près de Bayonne.

Grâce à la parole des êtres humains qui vivent et travaillent sur ou dans ces rivières (paysan-nes, pêcheur-ses, scientifiques, étudiant-es, agents territoriaux, militant-es associatif-ves, etc.), il décrit la destruction d’un paysage, sans jamais juger ni condamner personne – même si la puissance de certains lobbys est dénoncée, comme celui de l’hydro-électricité, de la pêche intensive ou de l’agriculture du maïs dans l’estuaire de l’Adour.

En suivant un saumon

Tout part du saumon. Grâce à l’oreille interne d’un saumon, où s’inscrivent chaque jour les éléments de sa vie, des scientifiques peuvent retracer son existence entière. Depuis sa naissance dans l’eau pure des montagnes hispano-françaises, sa descente vers l’océan, son périple avec ses petites, mais puissantes, nageoires jusqu’au Groenland ou les îles Féroé, puis son retour vers l’Adour, dirigé par les souvenirs que ses oreilles ont enregistré. Là, soit il est pêché par des filets industriels, soit il commence à remonter les gaves pour revenir frayer là où il est né.

Hélas, l’accumulation des barrages l’empêche de rejoindre les lieux de sa naissance, et on trouve de moins en moins de saumons dans les gaves... D’autant plus que le niveau de l’eau, souvent polluée par les intrants des herbicides, baisse. Parce que les glaciers fondent jusqu’à disparaître, parce que l’agriculture, et notamment celle du maïs, très importante dans la région, pompe jusqu’aux nappes phréatiques pour irriguer ses terres, etc. La biodiversité se rétrécit, les insectes disparaissent, les oiseaux aussi, les ruisseaux sont à sec. Comment notre ami saumon pourrait-il faire ?

Critique de Jean-Baptiste Morain

[Lien](#)
2/2

Comment lui rendre la vie plus rose ?

C'est tout cela qui est filmé et qu'expliquent calmement tous les interlocuteurs, très conscients de la situation, et même des enjeux économiques (parce que les industries font vivre beaucoup de monde, et personne ne l'oublie, dans *La Rivière*). Comment revenir en arrière, aider le saumon (mais aussi la truite, attention !) à remonter les rivières ? Surtout, c'est ici que ressurgit la phrase de Cocteau : Dominique Marchais filme longuement la beauté de la rivière, du brouillard, de l'eau qui coule doucement ou rageusement selon les lieux, et que nous nous disons que ce que nous voyons n'est déjà plus. Ou ne sera plus demain. Que le cinéma, ce génie, capte le présent, mais pas l'avenir.

Demeurent tous ces gens rencontrés, motivés, parfois attristés, mués par une colère froide, mais qui, envers et contre tout, gardent l'espoir d'une reconstruction de la nature (comme cet agriculteur bio, qui croise lui-même ses espèces, qui cultive un maïs tellement beau, et peu consommateur d'eau, qu'il en sourit en le regardant), et agissent quotidiennement dans ce but, ne serait-ce qu'en nettoyant les rivières, en les débarrassant des détritrus ou des arbres tombés dessus pour que le petit et brave saumon puisse aller s'ébattre et se reproduire plus haut.

À la fin, un spécialiste des papillons tend de grands draps au bord de la gave, comme un écran de cinéma, pour capturer, pour les étudier, de nuit, les espèces qui vivent encore là et viennent s'y projeter dans la lumière électrique qui les attire. Et il en trouve encore. Alors, comme une petite luciole pasolinienne, symbole du retour à une civilisation éclairée, l'espoir renaît. *La Rivière* est un très beau film.

***La Rivière* de Dominique Marchais. En salles le 22 novembre 2023.**



Interview de Mickaël Bosredon

[Lien](#)

1/3

ACCUEIL > PLANÈTE > ENVIRONNEMENT

Cinéma : « La Rivière est un film qui sonne l'alerte sur la perte de biodiversité, mais qui prend le parti de la beauté »

INTERVIEW « 20 Minutes » a interrogé le réalisateur Dominique Marchais, qui vient de recevoir le prix Jean Vigo pour son dernier documentaire, « La Rivière », et qui fait l'objet d'une rétrospective au Festival du film indépendant (Fifib) à Bordeaux



Mickaël Bosredon | Publié le 19/10/23 à 08h02 — Mis à jour le 19/10/23 à 11h27



Le film *La Rivière* de Dominique Marchais évoque les gaves des Pyrénées-Atlantiques. — Moteur Films



Écouter cet article

Cinéma : « La Rivière est un film qui sonne l'alerte sur la perte de biodiversité » 00:00

- Le réalisateur de documentaires Dominique Marchais a reçu mardi le prix Jean Vigo pour son dernier film, « La Rivière », qui traite des gaves dans les Pyrénées-Atlantiques.
- S'il ne fait « pas un cinéma de militant », le réalisateur « met en avant les défenseurs de la nature, qui viennent de différents milieux ».
- Le Festival international du film indépendant (Fifib) de Bordeaux, qui dure jusqu'à lundi, lui consacre une rétrospective.

Est-ce qu'il tombe « au bon moment », car il traite de préoccupations autour de l'eau et de la **sécheresse** ? « En tout cas, je sens qu'il se passe quelque chose autour de *La Rivière* » nous confie le réalisateur Dominique Marchais. Installé à **Bordeaux** depuis quatre ans, cet ancien journaliste des *Inrockuptibles* a reçu mardi le prix Jean Vigo pour son nouveau documentaire, qui sortira le 22 novembre.

Le film *La Rivière* sera présenté ce dimanche en avant-première à Bordeaux, dans le cadre du **Fifib, Festival international du film indépendant**, qui consacre une rétrospective au réalisateur. Le cinéaste, qui s'intéresse aux questions environnementales à travers l'aménagement du territoire, les retenues artificielles d'eau, les pollutions, a répondu aux questions de *20 Minutes*.

Parlez-nous de votre nouveau film, qui sera présenté dimanche au Festival international du film indépendant de Bordeaux ?

Interview de Mickaël Bosredon

[Lien](#)
2/3

C'est un film qui parle de paysage, de ruralité contemporaine et de problématiques environnementales. Par rapport aux autres, il se caractérise par une attention particulière sur la question de la **biodiversité** aquatique, et de l'eau en tant que telle. Pour parler de tout cela j'ai choisi le bassin-versant de l'Adour, donc je suis les gaves, d'Oloron, de Pau, de l'Adour [rivières qui partent des montagnes dans les **Pyénées-Atlantiques** pour se jeter dans l'Atlantique] et leurs affluents.

Les gaves sont des rivières particulièrement intéressantes car elles sont encore relativement riches par rapport aux autres, il y a encore du saumon, notamment, même si les populations sont en train de baisser. On abîme, voire détruit, les derniers corridors écologiques pour les saumons, les truites, les batraciens, notamment à la faveur d'installations de centrales, pour des productions énergétiques pas très importantes. On peut se demander si la **biodiversité** n'est pas en train de passer à la trappe, au nom de la lutte contre le réchauffement climatique. Or, c'est la même question.

C'est une alerte ?

Oui, ce film sonne l'alerte sur la perte de biodiversité, même si cela fait des décennies que l'on sonne l'alerte. Mais ce qui m'intéresse, c'est de faire la part entre l'irréversible et le réversible. Il y a peut-être des choses que l'on peut encore rattraper. C'est pour cela que le film prend aussi le parti de la beauté. Il y a beaucoup de gens, d'associations, de militants, de fédérations de pêche, qui s'activent autour de la rivière, et donner à voir ces facteurs-là produit aussi de l'émerveillement.

Vos films mettent régulièrement en avant tous ces gens qui se battent en faveur de l'environnement, non ?

Oui, même si je ne crois pas faire un cinéma de militant. Sur ce film en tout cas, j'ai resserré la focale sur ce qu'on appelle les défenseurs de la nature, que l'on trouve dans des milieux très différents d'ailleurs. Ils font de petites choses, qui font rarement l'objet de l'attention des médias, mais qui sont essentielles.

L'eau revient souvent dans vos films, qu'est-ce qui vous intéresse dans cette thématique ?

C'est venu progressivement. Mon premier film *Le temps des grâces* était sur l'agriculture, sur les transformations des paysages agricoles. J'ai commencé à parler de l'eau dans le film *La ligne de partage des eaux*, dont l'angle était sur l'aménagement du territoire. Cela a été une première étape importante pour moi, qui m'a sensibilisé aux enjeux des rivières en France, et notamment des migrateurs. C'est un objet de plus en plus important dans mon travail, et je vais continuer à travailler dessus.

Il y a aussi un aspect pédagogique ?

Je veux montrer qu'il faut essayer de penser plus en matière de bassin-versant que de rivières, et c'est ce qui nous manque, car on a du mal à avoir des politiques qui prennent en compte les zones humides, les zones de crues, les zones inondables... Tous ces terrains qui bordent les rivières sont aussi importants pour le fonctionnement du réseau hydrographique. L'idée qui est abordée dans le film, est que le meilleur endroit pour stocker reste peut-être les sols. Cette idée fait l'unanimité chez les hydrogéologues, mais pas dans les administrations ni les chambres d'agriculture.



Interview de Mickaël Bosredon

[Lien](#)
3/3

Vous faites référence aux bassines ?

Les [bassines](#), les retenues, l'irrigation en général... Dans le Béarn, il n'y a pas de bassines, mais on tape dans le gave en plein mois d'août pour arroser le maïs. Je ne diabolise pas le maïs, mais le maïs non irrigué, et destiné à l'alimentation humaine et non animale. Ce sont ces questions-là qu'il faut se poser.

Le [Festival international du film indépendant de Bordeaux](#) se déroule jusqu'à lundi au village Mably (cour Mably), au cinéma Utopia (place Camille Jullian) et à l'UGC Ciné Cité Bordeaux (rue Georges-Bonnac). La Rivière sera projeté dimanche à 14h15 à l'Utopia.

L'OBS

Critique de Xavier Leherpeur

[Lien](#)

La Rivière

♥♥♥ *Documentaire français par Dominique Marchais (1h44).*

La suite après la publicité



En suivant le cours peu tranquille d'un gave, puissante rivière qu'on trouve près de l'Atlantique, Dominique Marchais (« le Temps des grâces », 2010) constate l'inquiétante baisse du niveau des eaux, la disparition de la faune et de la flore environnantes. Il articule son propos avec une véritable dramaturgie, secondée par une mise en scène redoutablement efficace. En donnant la parole aux pêcheurs, scientifiques, militants écologistes, il souligne la gravité du sujet tout en ouvrant quelques brèches d'optimisme. **X. L.**

[Lien](#)

◆ **La Rivière** ***

de Dominique Marchais

Documentaire français, 1 h 44

Le réalisateur Dominique Marchais réussit dans ce documentaire sensible, couronné par le prix Jean Vigo 2023, à capter derrière les paysages magnifiques des Pyrénées, les changements invisibles qui menacent l'équilibre du tout un système.

» **LIRE LA CRITIQUE : « La Rivière » : entre Pyrénées et Atlantique, tout un monde menacé**



critique de Valentine Guégan
[Lien](#)



© Météore Films

LA RIVIÈRE

de Dominique Marchais

AU FIL DE L'EAU par Valentine Guégan

Parmi les défenseurs de la rivière pyrénéenne à laquelle Dominique Marchais consacre ce nouveau documentaire, plusieurs se disent tiraillés entre l'abatement suscité par l'inaction climatique et l'espoir que procurent, dans une certaine mesure, les initiatives locales et les petites victoires de terrain. En combinant l'étude d'un milieu naturel avec le portrait de celles et ceux qui l'investissent (on y croise des chercheurs, des agriculteurs, des membres d'associations de défense de l'environnement, etc.), Marchais adopte une focale resserrée d'où semble découler sa conception du cinéma, consistant à enregistrer sans emphase, mais avec précision, un *ici et maintenant*. *La Rivière* ne délimite jamais pour autant clairement son ancrage territorial (un carton, placé en exergue, mentionne sobrement l'existence des « gaves », soit les rivières de montagne situées dans les Pyrénées-Atlantiques), ni ne cherche à trop individualiser les récits qu'il recueille (les intervenants ne sont jamais présentés et le montage semble toujours prendre leur parole en cours, sans opérer de contextualisation préalable). C'est plutôt en les filmant dans leur « environnement naturel », en train d'exercer leur activité ou de témoigner face caméra sur les lieux, que Dominique Marchais donne à voir qui ils sont. Le cinéaste avance quelque part de concert avec le courant : la fluidité du montage permet d'entrelacer ces rencontres à tel point que l'on ne parvient pas à mesurer la distance parcourue par le réalisateur entre chacune. Mais que l'action se déroule sur un même cours d'eau ou sur plusieurs importe peu, tant le film défend dans sa forme même le principe de circularité de l'eau, dont la perturbation constitue, aux yeux des militants témoignant ici, l'un des plus grands enjeux écologiques contemporains.

La richesse de *La Rivière* tient à sa manière de parcourir librement un territoire tout en témoignant d'une rigueur dans l'observation des différents métiers étudiés (la séquence de dissection de l'oreille interne du saumon), des gestes (la caméra qui suit le mouvement d'une main maniant un fil de pêche), des sentiments exprimés par les personnes rencontrées au gré du voyage (l'émouvante séquence où Emma, jeune diplômée de l'ENS, déplore être coupée des autres par la radicalité de ses convictions), etc. Cette manière de passer du tableau d'ensemble aux détails se couple à un dialogue engagé par le montage, entre la place de l'homme et celle de la nature. Les personnages sont ainsi alternativement filmés de près, lorsqu'ils évoquent leur façon d'appréhender le territoire, et de loin, intégrés physiquement à ce milieu qu'ils partagent avec d'autres espèces. De la même façon, le choix d'entrecouper les prises de parole avec des panoramiques coulissant sur la rivière fait de la contemplation un temps privilégié pour la réflexion. Ainsi de ces plans montrant la surface de l'eau de très près, comme pour observer cette ligne de partage en dessous de laquelle la vie se raréfie, comme le pointent plusieurs fois les entretiens. C'est de cet entremêlement sensible que *La Rivière*, sorte de *road movie* écologique, tire sa force politique.

Critique de Xavier Leherpeur [Lien](#)

FIFIB 2023 : Palmarès et coups de coeur

par Xavier Leherpeur | 24 Oct 2023 | Reportage,



Pour finir, deux avant-premières : *La Rivière* de l'excellent Dominique Marchais, documentariste auquel le FIFIB consacrait une rétrospective bien méritée. En suivant le cours de moins en moins tranquille d'une rivière (baisse des eaux, disparition des faunes et flores environnantes, perspectives politiques autour de l'écologie, changement des conditions climatiques...), l'auteur de l'inoubliable *Le Temps des grâces* en 2009 parvient à vous passionner et humaniser ce qui n'aurait pu être qu'un doc alarmiste et théorique. Sortie le 22 novembre. Enfin, il faudra attendre jusqu'au 10 avril pour découvrir *Sylvie Hofmann*, le nouveau film de Sébastien Lifshitz, fidèle invité du FIFIB. En deux mots le cinéaste suit une infirmière d'un service d'oncologie (tragique ironie le cancer hantant sa vie professionnelle et intime) à quelques mois de la retraite et dans la tourmente de la crise sanitaire du Covid. Une merveille empathique et pudique, attestant de l'intelligence de son auteur qui, dans la folie exsangue d'un service débordé d'un hôpital publique marseillais, trouve toujours l'exacte place et distance pour regarder son modèle. Grand film sur lequel nous reviendrons évidemment.

POUR LE CINÉMA

Interview de Alain Chene

[Lien](#)



@POURLE CINÉMA tv311 - LA RIVIERE un film de DOMINIQUE MARCHAIS - Entretien



@POURLE CINÉMA tv
192 abonnés

S'abonner

👍 0



Partager

Enregistrer



Autres webs :

- Aquitaine online
<https://www.aquitaineonline.com/actualites-en-aquitaine/euskal-herria/10635-le-s-aves-au-cinema-dominique-marchais-documentaire-la-riviere.html>
- Close Up
<https://www.close-upmag.com/2023/11/16/la-riviere-la-voir-et-lentendre-pour-ne-pas-la-pleurer/>
- Onirik
<https://www.onirik.net/2023/11/18/la-riviere-avis/>
- Couleur Bulle
<https://couleur-bulle.fr/dominique-marchais-la-riviere-prix-jean-vigo-2023/>